

4<sup>e</sup> Année  
N<sup>o</sup> 70

NUMÉRO MENSUEL 3 fr. 50

1<sup>er</sup> Janvier  
1925

# CLARTÉ

## SOMMAIRE

**EDITORIAL** : "Nouvelles positions de l'Impérialisme" . Par Marcel FOURRIER.

**ESSAIS** : " La Révolution Russe au Village" . . . . . Par BOGORAZ-TAN.

" Qu'est-ce que fût le Sorellisme " . . . . . Par Georges MICHAEL.

**ROMAN** : "Les Enchaînements : Ce qui fût sera" (fin). . Par Henri BARBUSSE!

**ARTICLES** : « Jacques Sadoul », par Henri Barbusse. — « Une fière équipe », par Victor Serge. —  
« Franz Masereel », par Léon Bazalgette.

**ENQUÊTE** : « Architecture et Urbanisme ». — « Un groupe d'ateliers, par André Lurçat ».

**CHRONIQUES** : « Les Livres », par Marcel Fourier, Edouard Berth, Parijanine, Henri Bru, Victor Crastre, René Maublanc. — « Les Revues », par Georges Altman, E. Friedmann. — « Les Sports », par L. Robert. — « Petit Marché des Lettres et des Arts », par Paul Guifard. — « Les Intérêts et la sottise : Nous autres intellectuels », par René Maublanc.

**CORRESPONDANCE** : « Lettres de nos lecteurs » : sur Anatole France ; le tombeau de Karl Marx ; les Amis de Clarté.

**ILLUSTRATIONS** : Dessins de Georg Grosz, J.-J. Jadelot, Dunoyer de Segonzac, Serge.



**ABONNEMENTS** } France . . . 1 an. 33 fr. 6 mois. 18 fr. 3 mois. 9 fr.  
Étranger. . . 1 an. 40 fr. 6 mois. 22 fr. 3 mois. 11 fr.

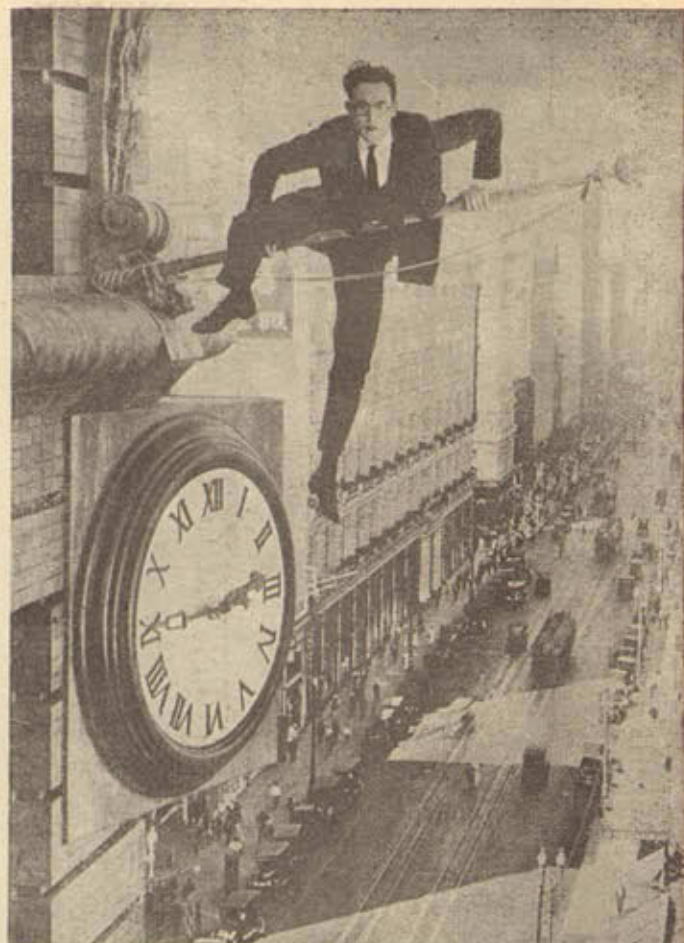
16, rue Jacques-Callot, Paris (6<sup>e</sup>) — Téléph. : Fleurus 44-96 -- Chèque Postal : 330-80

**UN SUCCÈS** sans précédent dans les Annales cinématographiques

**HAROLD LLOYD**  
dans  
**Monte là-dessus!**  
(Safety-Last)

DE LA GAÏTÉ...  
DE L'ANGOISSE...  
LE FOU RIRE...

— Les Grandes Exclusivités —  
SÉLECTION MAURICE ROUHIER  
14, rue Grange-Batelière — PARIS



ÉDITIONS DE LA  
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

R. G. Seine

**nrf**

3, Rue de Grenelle ... PARIS (VI<sup>e</sup>)  
Tél. : FLEURUS 12-27

35.506

En 1925,

CINQ NUMÉROS CONTIENDRONT

Les  
**Faux Monnayeurs**

(1<sup>re</sup> PARTIE)

ROMAN PAR  
**ANDRÉ GIDE**

LA NOUVELLE  
REVUE FRANÇAISE  
3, Rue de Grenelle - PARIS-VI<sup>e</sup>  
Numéro du 1<sup>er</sup> Décembre 1924

**HOMMAGE A  
JOSEPH  
CONRAD**

André CHEVRILLON, de l'Académie Française,  
Édouard E. TAU 1<sup>er</sup> de l'Académie Française,  
John CALSWORTHY G. JEAN AUBRY,  
André GIDE, Paul VALÉRY,  
J. LOUX KES-EL, LENORMAND, MAUROIS

Notes, Photos, Souvenirs, Documents  
et un roman de Joseph CONRAD  
**CEUR DE TÉNÉBRES**  
Traduit par André RUYTERS

A PUBLIÉ EN 1924

**La Valise Vide**  
et  
**Le Pique-Nique,**

Deux Nouvelles Reprises par  
**DRIEU LA ROCHELLE**  
dans

**PLAINTÉ CONTRE INCONNU**  
PUBLIERA PROCHAINEMENT  
**PRUDENCE HAUTECHAUME**  
par Marcel JOUHANDEAU

ABONNEMENT  
FRANCE..... Un AN 42 fr. Six Mois 23 fr.  
AUTRES PAYS Un AN 50 fr. Six Mois 27 fr.

VENTE AU NUMÉRO  
FRANCE.. . . . . 4 25  
AUTRES PAYS.. . . . . 4 75

**ÉDITORIAL**

**Positions nouvelles de l'Impérialisme**  
(Esquisse des Problèmes politiques actuels)

par Marcel FOURRIER

— Cette étude ne prétend nullement établir de façon définitive les bases économiques des antinomies capitalistes d'après-guerre. Elle apporte seulement un certain nombre d'éléments précis qui permettront d'envisager les problèmes politiques sous un jour nouveau. La façon dont se conditionnent actuellement les alliances et les conflits impérialistes reste encore fort imprécise. Clarifié, par des études ultérieures, tentera de déterminer les nouveaux aspects de l'impérialisme. —

« Aussi les alliances « inter-impérialistes » ou « ultra-impérialistes » — quelles que soient leurs formes, qu'il s'agisse d'une coalition impérialiste dressée contre une autre, ou d'une union embrassant toutes les puissances impérialistes — ne sont-elles inévitablement dans la réalité capitaliste que des trêves entre les guerres. Les alliances pacifiques préparent la guerre et surgissent à leur tour de la guerre, se conditionnant l'une l'autre, suscitant les changements des formes de la lutte, pacifiques ou non, sur une seule et même base, celle de l'impérialisme et des rapports nécessaires entre l'économie mondiale et la politique mondiale. »

LENINE : « L'impérialisme dernière étape du capitalisme ».

Dans quelques jours, va se produire un fait d'une importance capitale : le 10 janvier, l'Allemagne recouvrant son indépendance douanière, fera entrer en vigueur de nouveaux traités de commerce qui régleront dorénavant ses rapports économiques avec les vainqueurs de 1918. Nul ne peut encore prévoir de façon précise les conséquences d'un tel événement qui peut bouleverser les bases actuelles de l'économie capitaliste européenne, et même mondiale. Mais ceux qui ont suivi attentivement la campagne que mènent contre le futur traité de commerce franco-allemand les organes du grand patronat industriel français, ont pu se rendre compte de la gravité du problème qui se pose tout particulièrement à l'industrie métallurgique de notre pays.

**Le déclin de l'impérialisme français**

Le traité de commerce qui sera vraisemblablement signé le 10 janvier prochain entre la France et l'Allemagne marque un retour pur et simple au régime du traité de Francfort : l'Allemagne se protège, d'une part, par des tarifs prohibitifs

contre les produits de l'industrie française, tandis que, d'autre part, elle obtient de la France le bénéfice du tarif minimum et le traitement de la nation la plus favorisée, c'est-à-dire qu'elle profitera dans l'avenir de toutes les réductions de droits que la France pourra consentir aux autres pays. Un pareil traité équivaut pour l'industrie française à un désastre irréparable.

En effet, dans quelle position vont se trouver les industriels français après le 10 janvier ? Ici il est nécessaire d'avoir recours à des faits précis.

Prenons la sidérurgie, la reine des industries françaises d'après-guerre. Actuellement sa capacité de production peut atteindre 11 millions de tonnes de fonte par an, grâce aux débouchés qu'elle trouve auprès de l'industrie de transformation allemande, susceptible d'absorber un tiers environ de cette production. Si la frontière du Rhin est fermée à la sidérurgie française, elle retombe dans une position analogue à celle qu'elle occupait avant 1914 ; elle perd la plus grande partie des avantages qu'elle avait retirée de la guerre.

Quant aux industries métallurgiques de transformation, la plupart d'entre elles se voient condamnées à mort. Les prix actuels des produits français, ceux « de petite métallurgie » par exemple, sont supérieurs de 35 à 40% sur le marché mondial aux prix des produits allemands analogues. Or, le tarif minimum ne frappe les produits étrangers que d'un droit de 4 à 9% à leur entrée en France. C'est-à-dire que les produits allemands peuvent être vendus sur le marché français 25 à 30% moins cher que les produits français eux-mêmes.

Enfin, par la mise en vigueur d'une vingtaine de nouveaux traités de commerce, dont le plus important a été ratifié le 4 décembre par la Grande-Bretagne, l'Allemagne retrouvera d'importants débouchés auprès d'actuels clients de la France, et cela au moment où l'industrie française risque de se voir privée de la maîtrise de son propre marché intérieur.

On comprend donc fort bien l'explosion de colère provoquée dans les milieux intéressés par l'annonce des clauses principales du traité de commerce franco-allemand en cours de négociation, et il est parfaitement logique que tout ait été mis en œuvre dans le camp du capitalisme industriel français pour renverser avant qu'il ne soit trop tard le gouvernement qui méconnaissait de façon si évidente les intérêts essentiels de l'industrie française en général et du Comité des Forges en particulier. Nul doute qu'il

43787  
166  
5

ne faille chercher là, et là seulement, l'origine de la campagne politique déclanchée depuis deux mois et menée avec la véhémence que l'on sait, contre le ministre Herriot, par le Bloc National regroupé autour de la *Ligue républicaine nationale* dont le chef est M. Millerand.

### Le Colonialisme inter-capitaliste :

#### Positions nouvelles des impérialismes d'après-guerre

Certes, il a fallu au Bloc des Gauches des raisons impérieuses pour engager une lutte aussi grave avec une fraction de la bourgeoisie française représentant les intérêts d'un capitalisme national dont l'accroissement en force et en puissance était parfaitement légitimé du fait qu'il était sorti victorieux de la guerre de 1914. Et c'est à juste raison qu'on s'étonnera de voir un gouvernement bourgeois pratiquer une politique aussi foncièrement anti-patriotique, sur le plan impérialiste bien entendu. La citation de Lénine, que j'ai placée en exergue de cette étude, apporte à cet égard de précieux éclaircissements. Lénine nous apprend à considérer « les alliances (inter impérialistes) quelles que soient leurs formes »... « sur une seule et même base, celle de l'impérialisme et des rapports nécessaires entre l'économie mondiale et la politique mondiale ». Or le grand fait historique d'après-guerre dans l'évolution du capitalisme, c'est que par suite de certaines circonstances économiques, de grands états capitalistes (l'Allemagne, la France, l'Italie, etc.), acculés à la ruine, sont tombés sous la dépendance financière d'autres états. Nous assistons depuis 1918 à une sorte de *colonialisme inter-capitaliste*.

Autrement dit, la guerre a eu pour résultat une sorte de concentration impérialiste. *L'économie mondiale et la politique mondiale* sont actuellement entièrement conditionnées par la rivalité de ces nouveaux groupes impérialistes.

D'une part, l'impérialisme américain, sous la forme particulièrement évoluée qui se caractérise comme l'a écrit Lénine par « la création de l'Etat rentier, de l'Etat usurier dont la bourgeoisie vit de l'exportation du capital et de la coupe des coupons de rente » disposant de ressources financières considérables, de richesses naturelles illimitées (1); doté d'une organisation industrielle moderne admirable-

(1) Actuellement, les Etats-Unis sont détenteurs de plus de la moitié des réserves d'or du monde. L'origine de ce fabuleux enrichissement est la guerre de 1914 qui donna à l'industrie américaine un essor prodigieux.

Les exportations qui atteignaient en 1914 une valeur de 2.113 millions de dollars dépassaient en 1920, 8.229 millions de dollars. Avant la guerre, les Etats-Unis étaient débiteurs du capitalisme européen pour une somme évaluée à 6 milliards de dollars. A l'armistice, les Etats-Unis se trouvaient à leur tour créanciers de l'Europe pour une somme de 10.141 millions de dollars (dettes de guerre).

En 1912, la richesse nationale du pays était évaluée à 186 milliards de dollars. En 1922 — en dix ans — elle s'était accrue de 72 % et atteignait 321 milliards

ment conditionnée; se présentant sous le couvert du libéralisme démocratique le plus éclairé.

D'autre part, l'impérialisme britannique, politiquement conservateur, possédant une organisation bancaire incomparable qui étend ses ramifications sur le monde entier, régnant déjà sur un empire colonial le plus vaste, le plus riche, le plus peuplé; appuyé sur une flotte de guerre et de commerce d'une puissance encore formidable; mais industriellement arriéré et incapable de lutter avec les grands trusts américains s'il ne parvient à organiser en de vastes cartels soumis à son influence les grandes industries européennes.

Mais, cependant, ces deux impérialismes ne sont pas les deux seules et uniques puissances disposant à leur gré, tantôt amies pour le partage, tantôt ennemies pour la conquête, du sort du monde. En face d'eux grandit et s'affirme le premier Etat prolétarien, la Russie des Soviets, organisant la résistance nationale des prolétariats révolutionnaires d'Europe et d'Amérique et, préparant la libération des peuples coloniaux, pénétrant, revivifiant et gagnant peu à peu au communisme les masses profondes de l'Asie, réservoir d'hommes inépuisable. Déjà d'ailleurs, la lutte est engagée en Chine et dans les Indes.

#### L'Impérialisme américain en Europe

Dans la lutte pour l'hégémonie mondiale, entre l'Impérialisme britannique et l'Impérialisme américain, deux puissances surtout jouent encore, sur l'échiquier européen, un rôle de premier plan: la France et l'Allemagne. Il est donc tout à fait normal qu'on retrouve, dans la politique intérieure et extérieure de ces deux pays, des reflets du grand conflit impérialiste mondial. Et tout particulièrement, dans l'évolution historique de ce conflit, la date du 10 janvier 1925 marquera une étape de première importance.

J'ai indiqué brièvement au début de cette étude quelles répercussions le traité de commerce franco-

de dollars environ — avec un revenu national de 80 milliards de dollars!

En 1914, on comptait 400.000 porteurs de titres. Fin 1923, il en était recensé 25 millions, c'est-à-dire près du quart de la population. Les exportations de capitaux des Etats-Unis n'ont cessé de s'accroître depuis l'armistice. De 1919 à 1923, les banques américaines ont avancé directement 1.143 millions de dollars aux différents états du monde. Pour l'année 1924, l'exportation de capitaux a atteint la somme de 1.110 millions de dollars et les experts de Wall Street espèrent maintenir ce chiffre les années suivantes étant donné les besoins de l'Europe en numéraire et les possibilités illimitées d'émissions d'emprunts étrangers sur le marché américain. Il est à remarquer que la plupart des émissions des banques américaines sont placées de plus en plus parmi les classes moyennes et la petite bourgeoisie, ce qui ressort d'ailleurs du chiffre prodigieux des porteurs de titres.

A noter aussi qu'en 1923, les Etats-Unis ont acheté pour 410 millions de dollars de valeurs industrielles européennes.

allemand allait avoir sur les rapports économiques entre les deux pays. Or, qui a déterminé les clauses principales de ce traité de commerce? Pas plus les représentants de la grosse industrie allemande et française que les gouvernements réciproques de la France et de l'Allemagne. L'homme qui a rédigé le traité et qui exige de M. Herriot et de M. Marx à la fois qu'ils le mettent en vigueur, s'appelle selon toute vraisemblance M. Morgan. Et M. Morgan n'est lui-même que le représentant de l'impérialisme américain...

En effet, la politique que poursuit l'impérialisme américain en Europe tend essentiellement à empêcher une entente quelconque entre les grandes industries du continent sur une base européenne, de façon à limiter le champ d'expansion de chaque industrie nationale. Ainsi les Etats-Unis cherchent-ils à réduire au strict minimum le nombre de producteurs européens, pour assurer à leur propre industrie des débouchés importants.

Pour mener à bien cette politique, les Etats-Unis ont tout intérêt à empêcher la constitution d'un cartel sidérurgique européen qui contrôlerait la production européenne. Dans un même sens, la Grande-Bretagne a elle aussi un intérêt puissant à empêcher la formation d'un cartel sidérurgique franco-allemand. Par contre elle serait tentée de réaliser pour son compte une alliance sidérurgique avec l'Allemagne d'abord, pour imposer ensuite à la sidérurgie française, privée de coke et isolée, son contrôle.

C'est pourquoi les Etats-Unis et la Grande-Bretagne ont eu un intérêt commun à empêcher toute entente franco-allemande. Lorsque l'Allemagne en 1914 et la France en 1921 ont voulu réunir de force sous un même contrôle le fer de Lorraine et le coke de la Ruhr, toutes deux se sont heurtées à une résistance inflexible à la fois de la part de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis.

#### La résistance de l'Europe est organisée par les capitalismes industriels européens

Mais aujourd'hui les Etats-Unis interviennent directement dans les affaires de l'Europe. Ils prétendent réconcilier tout le monde en mettant tout le monde à la portion congrue et en imposant aux industries françaises et allemandes le contrôle américain — plan Dawes. — Il est donc tout naturel que les industriels français et allemands menacés cherchent à se réconcilier en s'unissant contre l'ennemi commun. Mais pour la première fois ils ne peuvent s'appuyer sur l'Etat. L'appareil d'Etat leur échappe, parce qu'il se trouve entre les mains de gouvernements petits-bourgeois allemands et français, obéissant à un capitalisme étranger, agissant sous la sujétion complète des financiers de Wall-Street. Et il est probable que si le gouvernement travailliste avait encore présidé aux destinées de la Grande-Bretagne, la résistance de la grande industrie européenne eût été brisée sans coup férir. Mais il n'y a plus place à un gouvernement

travailliste en Grande-Bretagne puisque l'impérialisme britannique sous sa forme réactionnaire, se prépare à entrer en conflit avec l'impérialisme américain « libéral » (2).

La sidérurgie allemande fut la première à comprendre le danger et à tenter d'organiser la résistance. Le *Roh-Stahl Verband* établit le projet d'un comptoir sidérurgique dans lequel pourraient entrer tous les producteurs de fonte européens. Ce comptoir aurait eu pour tâche de régler la production de chaque industrie nationale, assurant la répartition des matières et les débouchés. Ainsi centralisée, la sidérurgie européenne eût acquis une puissance comparable à celle de l'*United States Steel Corporation*. Mais sous quelle influence prépondérante se serait constitué ce comptoir européen? Le *Comité des Forges* français ne voulait accepter à aucun prix d'y entrer en réduisant ses moyens de production actuels; le *Roh-Stahl Verband* de son côté entendait remettre son industrie sidérurgique dans son état d'avant-guerre. Tout en étant d'accord sur les principes, on ne put s'entendre sur les modes de fonctionnement, et les délégués allemands abandonnèrent les négociations. Reste à savoir maintenant si la Grande-Bretagne parviendra à réaliser à son profit ce comptoir sidérurgique européen avant que la finance américaine ne réussisse à s'assurer le contrôle des grandes entreprises métallurgiques allemandes et françaises (3).

Quoi qu'il en soit, il semble bien que ce soit autour de la Grande-Bretagne que se cristallise en quelque sorte la résistance industrielle de l'Europe à la colonisation « pacifique » des Etats-Unis et à la mise en tutelle du capitalisme européen par les banques américaines. En effet, ni en Allemagne, ni en France, les nationalistes n'ont pu ressaisir le pouvoir. Les élections générales allemandes du 7 décembre, sur lesquelles la grande industrie fondait d'immenses espérances (elle annonçait déjà la répudiation du plan Dawes) n'ont rien changé — ou presque rien — à la position réciproque des partis au Reichstag.

(2) L'Impérialisme britannique avait eu recours au Labour Party (nous l'avons indiqué dans notre n° 53: *Que peut faire le Travailisme?*) pour tenter de rétablir par la Social-Démocratie et la Société des Nations cette économie européenne libérale qui demeure la nostalgie anachronique des banquiers de la Cité et des patrons du textile. Dès l'arrivée au pouvoir de Ramsay Mac Donald nous avions prédit qu'il ne pourrait réaliser aucune réforme socialiste en politique intérieure, et que la durée de son ministère dépendrait de l'utilité que le capitalisme britannique verrait à lui confier sa diplomatie. Les négociations avec l'Irlande, avec la France et avec la Russie furent la condition de ce singulier compromis. Du jour où Mac Donald sembla un *dangereux* diplomate (traité anglo-russe, capitulation devant les Etats-Unis sur la question de la fortification de Singapour) le capitalisme anglais le mit tout simplement par terre.

(3) Récemment encore, un syndicat de banquiers de New-York a consenti une avance de 10 millions de dollars à la firme Krupp. Une somme analogue a été mise il y a peu de temps à la disposition de Schneider qui a refusé.

En France, malgré une campagne remarquablement menée, le Bloc National n'a pas réussi à désagréger la majorité parlementaire du gouvernement Herriot.

### La lutte politique en France :

#### Le conflit entre le Bloc national et le Bloc des gauches

En définitive, c'était bien le sort de la grande industrie française qui allait se décider dans un sens ou dans un autre, selon que le Bloc National réussirait ou ne réussirait pas en quelques semaines, à renverser le ministère. La tactique de l'opposant de droite consista donc à discréditer le gouvernement du Cartel auprès des classes moyennes qui l'avaient élevé au pouvoir et pour cela à susciter une véritable panique à la faveur de laquelle il lui serait facile de brouiller les cartes.

L'exploitation démagogique de l'imminence du péril révolutionnaire fournit au Bloc National une excellente plate-forme d'agitation parmi les masses bourgeoises et petits-bourgeoises, urbaines et rurales. L'ampleur que le Bloc National sut dès le début donner à cette campagne lui assura un succès presque immédiat. A la base il y avait un fait certain : le transfert des cendres de Jaurès au Panthéon et le défilé de cent mille ouvriers parisiens sur le boulevard Saint-Germain derrière les drapeaux du parti communiste.

La campagne redoubla d'intensité avec l'arrivée de Krassine et l'arrestation de Sadoul.

Les journaux de l'opposition publièrent des circulaires sur l'organisation clandestine du parti communiste, des documents « confidentiels », naturellement faux, sur le plan d'une insurrection à Paris et dans les principales villes du pays ; il y eut des interpellations à la Chambre ; le Sénat s'émut. Un appel « fasciste » fut lancé au pays, invitant tous les bons français à s'unir contre le péril révolutionnaire, puisque le gouvernement « Herriot-Kerensky » s'avérait incapable de préserver la France des horreurs du bolchevisme. Bref, on voulait créer artificiellement une atmosphère de guerre civile, et pour cela le Bloc national était disposé à employer tous les moyens — la provocation entre autres — pour amener un choc quelconque entre la police du Bloc des gauches et les révolutionnaires.

Car à vrai dire, il était impossible de prétendre, avec quelque apparence de raison, qu'on se trouvât dans une période pré-révolutionnaire caractérisée par le kerenskysme et le fascisme.

Ce qui détermine en effet essentiellement le kerenskysme comme le fascisme, c'est l'état aigu du conflit qui met aux prises à la veille de la révolution, d'une part la bourgeoisie à laquelle échappe plus ou moins l'appareil d'État : armée, police, justice et qui l'oblige à assurer elle-même sa propre défense, et d'autre part le prolétariat armé et insurgé.

Kerenskysme et fascisme présupposent un état de déséquilibre profond parmi les classes moyennes, déterminé par une grave crise économique. Le fascisme agit alors par la démagogie et par la violence

pour obtenir que ces classes moyennes prennent position contre le prolétariat.

Or il n'apparaît guère que la situation économique de la France soit pré-révolutionnaire. Elle le deviendra peut-être mais pour d'autres raisons que celles que nous avons actuellement à considérer. Les classes moyennes ne sont nullement désagrégées et se sentent encore à l'abri derrière un appareil étatique solide. D'autre part le « néo-fascisme » du Bloc National est dirigé beaucoup plus contre le Bloc des Gauches que contre le parti communiste lui-même dont les partis de droite exagèrent à dessein la force, espérant ainsi le pousser à une action prématurée.

Il faut se garder d'ailleurs de confondre les formes véritables du kerenskysme et du fascisme avec les formes démagogiques d'une agitation « néo-kerenskyste » et « néo-fasciste ». Dans les partis extrêmes il se trouve souvent des hommes qui manquent de sang-froid au point de prendre l'un pour l'autre. Un tel état d'esprit, s'il est généralisé, risque de mener ces partis à un « putsch », voué fatalement à un échec sanglant, d'extrême droite ou d'extrême gauche.

Certes, le gouvernement du Bloc des Gauches se serait vite trouvé dans une situation extrêmement difficile si, à la panique politique avait succédé une panique financière qui aurait eu pour première conséquence une dégringolade du franc et des rentes. Mais grâce à l'appui de la finance américaine et des grandes banques, M. Herriot put préserver l'un et l'autre — il n'en coûta que 200 millions environ à la Banque de Paris — de telle sorte que la grande manœuvre de baisse qui affola pendant une semaine entière la Bourse se retourna contre ceux-mêmes qui l'avaient provoqué : plus de trois milliards de titres français furent rafiés par l'étranger.

Sur le terrain politique, le Bloc des Gauches sut rassurer pleinement l'opinion publique. Tandis que ses journaux attaquaient le parti communiste avec autant d'acharnement et une bien plus grande habileté que ceux du Bloc National, sa police menait à grand fracas une opération mélodramatique contre l'école marxiste de Bobigny, désignée comme le lieu de rassemblement des troupes rouges armées. En même temps, M. Herriot faisait arrêter et expulser une vingtaine de communistes étrangers.

A droite on avait exagéré le péril révolutionnaire dans l'espoir que le gouvernement prendrait des mesures de répression contre les communistes : on pensait ainsi susciter dans le Cartel un conflit entre socialistes et radicaux. Un tel calcul était enfantin. Le Bloc des Gauches savait à quoi s'en tenir sur l'état exact de la préparation révolutionnaire du parti communiste et ne se sentait pas tellement menacé qu'il dut avoir recours aux grands moyens. Nous connaissons trop bien maintenant MM. les Social-démocrates radicaux ou socialistes pour ne pas savoir que lorsqu'ils se sentent en danger ils n'hésitent pas à agir vis-à-vis de la classe ouvrière avec autant de férocité que n'importe quelle autre fraction de la bourgeoisie.

### Le problème financier :

#### sauvegarde des classes moyennes françaises par la diplomatie du dollar.

Depuis l'armistice, on peut dire que toute la politique française a été dominée par le problème financier. Le Bloc National et le Comité des Forges avaient cru pouvoir négliger ce problème parce qu'ils pensaient pouvoir assurer à la France une formidable expansion industrielle et son hégémonie européenne. Ces visées impérialistes aboutirent à l'échec lamentable de la Ruhr et à une aggravation de la dette publique. A la fin de 1923, lorsque pour faire cesser toute résistance de la part de la France au plan Dawes, Londres et New-York furent d'accord pour provoquer une baisse du franc, l'État se trouva bel et bien à la veille de la faillite et dut céder sur tous les points.

La trésorerie qui avait par dessus le marché assumé toutes les avances financières pour l'opération de la Ruhr, se trouva si gravement obérée que M. Poincaré, au début de 1924, à la veille même des élections, se vit dans l'obligation de procéder à un relèvement général des impôts aussi précipité que maladroit. Et après le 11 mai, lorsque le Bloc des Gauches accéda au pouvoir sous la poussée des classes moyennes et de la petite-bourgeoisie rurale et urbaine, il se rendit parfaitement compte que toute la stabilité politique du Cartel dépendrait de la solution du problème financier. C'est pourquoi les socialistes votèrent avec discipline le budget du gouvernement radical.

Mais depuis 1919 le passif de l'État s'est accru dans des proportions formidables. Évalué alors à 400 milliards il s'élève au début de 1925 selon le récent inventaire établi par M. Clémentel, à 600 milliards (et encore cet inventaire ne tient-il aucun compte de la dette extérieure : 2.933 millions de dollars aux États-Unis et 445 millions de livres sterling à l'Angleterre, soit au cours du change environ 90 milliards). Enfin la trésorerie, déjà en déficit de 1.250 millions pour l'exercice 1924 doit se procurer pour l'exercice 1925, une somme de 23 milliards destinée au remboursement des bons du Trésor et de la défense venus à échéance. Enfin les dépenses prévues cette année pour la reconstitution et incombant à la trésorerie se montent à 2.230 millions. C'est donc en dehors du budget, un déficit net de trésorerie s'élevant à 26 milliards et demi pour 1925.

En dehors de l'Amérique, à qui pouvait s'adresser le gouvernement du Bloc des Gauches pour obtenir un tel crédit ?

La faillite, par l'inflation et la baisse du franc pouvait être une solution pour le Bloc National car la grande industrie française en eût retiré de formidables super-bénéfices. Mais quelles auraient pu être les répercussions sociales de l'effondrement du franc dans un pays où les classes moyennes vivent encore en grande partie « de la coupe de leurs coupons de rente ». Beaucoup plus encore qu'en Allemagne,

la faillite de l'État provoquerait une situation économique révolutionnaire.

Le Cartel des Gauches et le régime démocratique bourgeois ne pouvaient s'en tirer qu'en préservant au contraire les classes moyennes (4) contre toute crise des changes. Il n'avait donc d'autre espoir de subsister en France que sous le règne du dollar, puisque seul le dollar pouvait assurer pour un temps la stabilité financière du pays. Nul doute que le dollar ne joue un rôle de premier plan dans le renouveau des illusions démocratiques en France. L'idéal de nos classes moyennes est avant tout un idéal pacifiste (si paradoxal que cela puisse paraître c'est par amour de sa tranquillité et du pacifisme que la petite bourgeoisie a fait jusqu'au bout la guerre). Et, le dollar, c'est la tranquillité assurée, c'est la paix certaine, du moins à ce qu'elles s'imaginent bien à tort.

Or, la clef de voûte de tout l'édifice des classes moyennes françaises, c'est la rente. Avant 1914, la France était le pays qui comptait le plus grand nombre de rentiers. Avec l'élévation de la dette publique intérieure, pendant la guerre, et depuis que chaque année le service de cette dette publique absorbe à lui seul 18 milliards (plus de la moitié du budget des dépenses), le sort des classes moyennes s'est lié avec le sort du régime lui-même. Les classes moyennes redoutent avant tout deux périls : l'inflation et l'effondrement du franc — qui correspondrait à une expropriation — et la révolution, parce que dans les deux cas leurs rentes tomberaient à zéro. Or, si elles craignent le communisme, l'inflation les terrifie. De là le succès du gouvernement Herriot, qui a inauguré depuis son arrivée au pouvoir une politique de la rente.

Donc les classes moyennes sont parfaitement disposées à admettre une mise en tutelle de la France par la finance américaine qui leur permettra de toucher régulièrement des coupons en francs un peu dépréciés peut-être, mais stabilisés.

Quelle sera, d'autre part, la situation du prolétariat français sous un régime politique social-démocrate obéissant à un capitalisme financier américain ? Est-il exact de prétendre que la classe ouvrière sera deux fois plus exploitée qu'auparavant, ayant à travailler pour faire vivre à la fois le rentier français et le rentier américain ? Non, car ce qui caractérise justement le capitalisme financier, c'est qu'il tend à se constituer dans les pays de petite épargne une clientèle de consommateurs petits-bourgeois et de prolétaires embourgeoisés. En s'installant en France, le capitalisme américain visera beaucoup plus à réduire au strict minimum nos industries, qu'à exploiter par l'intermédiaire

(4) Dans sa répartition des classes dans les différents États capitalistes, Varga donne pour la France les proportions suivantes : Prolétaires : 10.700.000 ; mi-prolétaires : 3.900.000 ; classe dirigeante et ceux qui en dépendent : 6.300.000. La proportion des classes moyennes est deux fois plus forte en France qu'en Allemagne ou en Grande-Bretagne : c'est encore la plus forte de tous les grands États capitalistes du monde.

du capitalisme industriel national, comme en Allemagne, un « prolétariat des prolétariats ».

Certes, la mise à la portion congrue de l'industrie française par la finance américaine est susceptible de déséquilibrer pendant quelque temps l'économie nationale. Il y aura certainement chômage, mais avant que le chômage n'atteigne directement le prolétariat français, le gouvernement du Bloc des Gauches pratiquera une politique xénophobe qu'appuieront d'ailleurs les syndicats réformistes, pour se débarrasser des 1.500.000 ouvriers étrangers travaillant actuellement en France. D'autre part le chômage par lui-même est beaucoup moins à craindre pour la bourgeoisie qu'une crise financière qui réduirait à la misère et le prolétariat et les classes moyennes, et qui créerait une situation véritablement révolutionnaire. Les Etats-Unis et la Grande-Bretagne vivent depuis 1920 avec le chômage installé à demeure dans la classe ouvrière. Mais la situation financière favorable de la bourgeoisie américaine et britannique leur permet de « faire la charité » aux chômeurs. Chez nous la social-démocratie assurée de l'appui du capitalisme américain préfère sacrifier les intérêts de la grande bourgeoisie industrielle à ceux, bien autrement importants pour elle, des classes moyennes. (On comprend facilement pour quelles raisons cette bourgeoisie industrielle cherche d'avance à affoler la classe ouvrière par l'éventualité d'une grave crise économique nationale). Sur ce plan, c'est une lutte sans merci que se livrent Bloc National et Bloc des Gauches. Le premier cherche des alliés parmi les conservateurs et les nationalistes d'Angleterre et d'Allemagne qui ont pour l'instant les mêmes intérêts immédiats à défendre. L'autre est assuré de l'appui de Wall Street.

### La lutte pour l'hégémonie mondiale

#### Vers un conflit Etats-Unis-Grande-Bretagne

Nul doute d'ailleurs que la Grande-Bretagne de son côté ne fasse tous ses efforts pour empêcher son rival direct le plus puissant de prendre pied de façon définitive en France. Le plan Dawes a réservé à la Grande-Bretagne une part assez importante du contrôle financier de l'Allemagne et dans ses avances aux industries privées d'Allemagne, la Cité est encore à égalité avec Wall Street. Mais en France, du fait de l'importance du capital américain déjà investi, la situation change. On comprend l'explosion de colère provoquée à Londres par l'annonce des pourparlers franco-américains au sujet d'un règlement des dettes de guerre de la France vis-à-vis des Etats-Unis et des conditions exceptionnelles que l'Etat américain était sur le point de consentir à la France (5). Si véhémentes ont été les protestations de la Grande-Bretagne que M. Coolidge a dû déclarer solennellement qu'il

(5) Depuis 1921, la Grande-Bretagne a commencé le remboursement de sa propre dette de guerre aux Etats-Unis et les conditions qui lui ont été faites ne sont pas particulièrement douces.

n'avait été procédé jusque là, qu'à de simples échanges de vues. Il est également hors de doute que le récent voyage en France de M. Chamberlain a été surtout un voyage de propagande britannique. (Mais il semble que la Grande-Bretagne ne doive compter sur aucun appui efficace de la part de M. Herriot, qui, chef d'un gouvernement démocratique petit bourgeois, est bien l'homme de Wall Street et son agent politique en France; la Grande-Bretagne aurait donc actuellement tout intérêt à voir revenir au pouvoir le Bloc National, représentant comme son parti conservateur, les intérêts d'un capitalisme réactionnaire, ou tout du moins un président du Conseil tel que M. Briand, qui favoriserait secrètement sa politique).

Sous sa forme *pacifique*, l'impérialisme américain se présente appuyé sur des forces militaires et une flotte de guerre des plus puissantes. Mais cette puissance seule lui permet-elle présentement d'affronter son rival à travers le monde? Pas encore. Il manque en effet aux Etats-Unis des bases navales. Il leur faut aussi des débouchés sur les possessions coloniales de la Grande-Bretagne. Or ces bases et ces débouchés, la France seule peut les lui fournir (6).

D'autre part, la France offre aux Etats-Unis, du strict point de vue commercial, une clientèle européenne fort importante. D'après les statistiques officielles établies pour les neuf premiers mois de l'année, la France a importé des Etats-Unis pour 4.024 millions de francs de marchandises.

Les Etats-Unis viennent actuellement en tête de nos fournisseurs distançant pour plus de 500 millions de francs (toujours pour ces 9 premiers mois) la Grande-Bretagne. Avant la guerre, les Etats-Unis n'arrivaient qu'en quatrième rang. De plus, la France possède elle-même une clientèle européenne fort étendue; économiquement et politiquement les états de la Petite-Entente lui sont inféodés, entre autres la Pologne, voisine de la Russie des Soviets.

Il semble bien que nous entrions actuellement dans une période de crise aigue du conflit anglo-américain. Le cabinet Baldwin par sa politique de « sauvegarde » engagée avec les Etats-Unis la lutte sur le plan économique. Les conservateurs demandent qu'on en revienne le plus tôt possible au fameux « Tariff Reform » de Joseph Chamberlain, c'est-à-dire au seul système qui puisse protéger l'industrie britannique tout en favorisant les Dominions. Et déjà l'on parle d'une sorte de Zollverein impérial avec les Dominions. Mais ceux-ci ont refusé autrefois déjà cette union douanière avec la métropole.

(6) La superficie totale des Etats-Unis et de ses colonies atteint 10.067.459 kilomètres carrés avec une population de 124.040.000 habitants. Celle de l'Empire français est de 11.143.974 kilomètres carrés avec une population de 94.402.000 habitants. En regard, l'Empire britannique comporte une superficie d'environ 20.000.000 kilomètres carrés avec une population de 445.590.000 habitants. Mais, sur ce chiffre, l'Inde entre en ligne de compte pour 315.156.000 habitants. L'Empire américano-français serait donc d'une importance mondiale égale à celle de l'Empire britannique.

En mars prochain, donneront-ils leur appui à la politique protectionniste édictée par le cabinet de Londres?

Et pour en revenir à l'Allemagne, après l'acceptation du traité de commerce sur la base du *libre échange* entre les deux pays, on peut se demander si l'accord sidérurgique qui n'a pu aboutir avec la France aboutira avec l'Angleterre, si le prochain cabinet allemand penche tant soit peu à droite.

Quoi qu'il en soit, il est bien certain que la Grande-Bretagne et ses alliés éventuels, mettront tout en œuvre pour contrecarrer la politique de sectionnement économique de l'Europe instaurée par les Etats-Unis avec la mise en vigueur du plan Dawes (7), dont la réussite est conditionnée par la non-résistance de la grande industrie européenne

(7) Les Etats-Unis se sont solidarisés entièrement avec le plan Dawes. Au cours d'un récent banquet offert à New-York au Waldorf Astoria, à M. Owen D. Young, agent des paiements par les représentants les plus qualifiés de la finance américaine, le président Coolidge, par lettre, a tenu à exprimer sa gratitude à l'égard du porte-paroles des Etats-Unis en Europe. Et M. Young a prononcé lui-même un discours dont nous extrayons le passage suivant :

« Je crois qu'il y a devant nous comme l'espoir d'un jour nouveau pour le monde, un jour où tous les êtres humains de tous les pays pourront vivre en paix, progresser, travailler et ÉPARGNER... Laissez-moi surtout dire bien haut que la France, en s'engageant à accepter le protocole de Londres et en exécutant les premières conditions, a montré de

aux importations de l'industrie allemande, mais sans que celle-ci y trouve un développement trop considérable. On comprend donc l'intérêt avec lequel l'Amérique suit les négociations commerciales actuelles entre l'Allemagne et les autres pays européens et tout particulièrement celles entre les métallurgistes français et les métallurgistes allemands. Rien d'étonnant à ce que Wall Street ait agi vigoureusement auprès du ministre Herriot comme auprès du cabinet Marx, et avec les arguments que l'on sait, pour les amener à passer outre les volontés du Comité des Forges ou de la *Rich-Stahl Verband*.

Quant à la résistance que pourront opposer les masses prolétariennes et paysannes, elle ira en s'accroissant au fur et à mesure que se développera cette emprise du capitalisme américain. Lutte sur le plan national, lutte sur le plan de classe se juxtaposeront dans bien des cas, comme tout mouvement insurrectionnel chez un peuple colonisé.

façon éclatante à l'univers entier qu'elle préférerait au démembrement de l'Allemagne et à sa domination militaire sur l'Europe le paiement des réparations et le rétablissement économique du vieux monde. »

On décèlera facilement dans de telles paroles les procédés pacifistes et démocratiques dont use l'impérialisme financier américain.

On remarquera surtout le façon dont M. Young insiste sur les possibilités d'épargne rendues à l'Europe par le plan Dawes. Mais à quoi sera employée cette épargne sinon à payer les coupons de rente des rentiers américains.



(Jardin à la Française)

Dessin de Georg GROSZ (Paris-1924)

# UNE FIÈRE ÉQUIPE

Toute notre attention doit en ce moment se concentrer sur Sadoul qui est une des plus claires figures de ce temps, un des lutteurs que nous devons le plus aimer.

Cet officier que la diplomatie française jeta en Russie avec une mission militaire en octobre 1917, a joué dès le début un grand rôle parmi les grands événements d'alors, un rôle probe et net. Il a fait preuve d'une pénétration et d'un courage magnifiques en annonçant, le premier jour, la portée définitive de la seconde révolution russe — que ceux qui l'envouaient, et dont l'aveuglement n'était pas encore calculé — traitaient d'accident provisoire. Il a vu et il a prouvé, par ses Lettres, que c'était là le commencement effectif de l'ère révolutionnaire universelle. Pour cela seul, nous lui devons l'admiration et la reconnaissance.

Il a fait plus pour les exploités du monde. Il s'est mêlé à ce mouvement enfin déclenché, de libération prolétarienne dont la Russie est le cœur et l'Internationale Communiste, le centre. Il a travaillé entre Lénine et Trotsky. Il a signé les premiers appels pour la constitution de la III<sup>e</sup> Internationale. Il en est un des fondateurs.

Le retour en France de cet officier condamné par contumace à la suite d'un procès dont il suffit de dire ici qu'il fut contraire à la fois à l'équité et à la légalité, n'est pas une démarche d'intérêt personnel. C'est un acte de militant, un acte réfléchi, accompli dans le sens des buts de notre mouvement.

Le coalition contre-révolutionnaire, lâchée en ce moment à grand orchestre, s'attache à tirer profit de l'affaire Sadoul; elle tente de rapetisser ou de caricaturer les traits de ce formidable témoin.

A cela le prolétariat doit répondre. Il faut que devant le grand juge populaire, devant l'opinion publique tout entière, s'instruise le procès de la politique extérieure officielle de la France, si grossièrement anti-prolétarienne dans ses fins, si hypocrite et tortueuse dans ses procédés; cette politique qui, de 1917 à 1924, a gaspillé à profusion la vie des soldats, l'argent des contribuables et usé sans arrêt de la trahison et de la calomnie, pour faire avorter l'affranchissement du peuple russe.

A Clarté, où nous avons pour objectif constant de dégager les vastes sens de l'idée révolutionnaire en marche, nous nous acharnerons à ce but: empêcher qu'on ne diminue l'importance de Jacques Sadoul, et faire de son nom le symbole étendu qu'il doit être.

HENRI BARBUSSE.

Dans un pays dont la guerre des classes décide les destinées, les missions diplomatiques et militaires de l'étranger deviennent infailliblement des foyers de contre-révolution active. Si bien que Napoléon, ne pouvant se défaire du souvenir des expériences de la révolution française proposa un jour au Conseil d'Etat la suppression des ambassades, ces

officines d'espionnage. A cet égard comme à tant d'autres, l'expérience de la révolution prolétarienne de Russie dépasse en richesse celle de la révolution bourgeoise de France. De 1917 à .... — mais à nos jours! — les fils de toutes les conspirations réactionnaires tramées en terre des Soviets se sont invariablement ramenés aux missions étrangères. En 1917-1918, au lendemain même de l'octobre rouge, les ambassades et les missions militaires alliées, abusant encore d'une foule d'immunités, déployèrent une activité dont les assassinats du tribun Volodarsky et d'Oouritsky, l'attentat contre Lénine, le soulèvement des Tchecoslovaques, les campagnes de Kornilov, de Krasnov, d'Alexeïeff, de Dénikine, de Koltchak, etc., furent les sanglants résultats. A la mission militaire de la République française advint cependant une aventure unique que nous ne pouvons considérer comme fortuite. Seule de toutes les missions alliées opérant alors en Russie, voici que cette mission française donnait à la révolution toute une équipe de communistes de la première heure... A notre connaissance, des autres missions alliées personne n'est resté en Russie rouge, — sauf un cadavre: celui du capitaine britannique Cromie, qui se fit tuer à Pétersbourg, dans la rue Millionnaya, pour avoir voulu offrir asile à l'assassin d'Oouritsky, Kanneguisser. Le cas des Français mériterait d'être étudié ne serait-ce que pour son caractère exclusif, qu'on est tenté d'expliquer par la profonde influence de traditions datant de 1789-93. Tandis que les Anglais donnaient à la contre-révolution Cromie, le lieutenant Raylay, dynamiteur de ponts, l'espion et provocateur Paul Dux, fait baronnet pour ses exploits, — de la Mission militaire française, se détachait venant à la révolution la fière équipe de Jacques Sadoul, Pierre Pascal, Marcel Body, Robert Petit, G. G., H. S., à laquelle il faut encore rattacher René Marchand (je ne mentionne ici que ceux qui peuvent être mentionnés sans inconvénient).

Bien différents ces hommes transformés par la même révolution morale: un avocat socialiste parisien, de bonne bourgeoisie, un normalien, un typographe limousin, un jeune courtier d'assurances, un roule-ta-bosse prodigieusement débrouillard, un journaliste réactionnaire... Voici sept à huit années — de révolution et d'exil — qu'ils sont des révolutionnaires. Et quels que puissent être désormais leurs chemins, leur orientation idéologique, les degrés de leur fatigue — la vie qu'ils ont vécue use les plus forts — une chose m'est certaine, à les connaître intimement: le jour où le prolétariat, au prochain tournant de son destin, aura besoin de ces hommes, il les retrouvera, tous ou presque, obscurs et modestes comme hier, mais prêts comme hier à tout endurer.

Le « crime » de Jacques Sadoul est comme celui — beaucoup moins retentissant — de René Marchand, de clairvoyance et d'honnêteté. Le premier, Sadoul comprit en 1917-18 qu'une Russie nouvelle

naissait, dont la puissance incommensurable ne pourrait être brisée ni par l'intervention extérieure, ni par le complot intérieur. Au moment où tous les hommes d'Etat de l'Europe bourgeoise, et tous les leaders du socialisme domestiqué par les puissants, se laissaient aveugler par l'instinct réactionnaire le plus borné, il fallait pour voir aussi clair une faculté de discernement réellement profonde, et pour le dire un courage exceptionnel.

Devant une révolution prolétarienne victorieuse, la bourgeoisie n'a que faire de consciences et même d'intelligences: il lui faut d'implacables agents d'exécution. Elle n'obéit plus qu'à l'instinct de conservation qui lui commande de tuer. Ce fut pour Jacques Sadoul et René Marchand la soudaine révélation du mensonge démocratique. L'effondrement de toutes les illusions de leur passé bourgeois. Ils ne pouvaient être dès lors que sans réserve avec ces insurgés bolcheviks qui, pauvres, affamés, seuls au monde, environnés de périls, ayant toutes les chances de ne point survivre six mois à leur exploit, avaient une sincérité absolue, une confiance inextinguible en l'avenir, un désintéressement individuel inconnu de la vieille société, un courage sans limites — et quels chefs!

Dès avant la fondation de la III<sup>e</sup> Internationale, Sadoul devenait un publiciste communiste; puis un des fondateurs de l'Internationale Communiste, un des membres, avec Guilbeaux, de son premier Exécutif. René Marchand allait pendant des années travailler sans cesse, ni répit, obscurément. Il m'apparaît le mieux, à Moscou, dans sa chambre désolée de l'hôtel Métropole; par quelque matinée du terrible hiver de 1919. Boutonné dans sa pelisse, car la demeure était glaciale, inondée parfois par la rupture des conduites d'eau, ou se chauffant auprès d'une chauffeuse électrique, cadeau illicite de Boukharine, grand, décharné, avec un profil anguleux, des yeux fébriles, une voix chaude montant des profondeurs de la poitrine... C'est là qu'il me lut avec enthousiasme un des premiers articles que nous connûmes de Raymond Lefebvre. Bien des choses de son œuvre, de révolution sont durables, outre sa lettre à Poincaré et sa confession (*Comment je suis devenu un communiste*). Aucun réquisitoire contre l'impérialisme français n'est plus serré que celui qu'il a présenté dans ses deux volumes du *Livre Noir*.

... Il y avait aussi Pierre Pascal et son inséparable copain Petit. Normalien, officier, blessé dans un débarquement aux Dardanelles, attaché au G. Q. G. russe — la *Stavka* — décoré par le tsar de je ne sais quel ordre de Saint-Georges ou de Sainte-Anne (je crois bien avoir aperçu chez lui dans un tiroir poussiéreux l'insigne de clinquant oublié parmi de vieilles lames de rasoir); habituellement vêtu d'un vague uniforme russe, Pascal avait la forte moustache en bataille, le rire facile et franc, le regard noir et droit, le teint basané d'un cosaque authentique. Ce cosaque — dur au travail comme pas un, se confinant volontairement dans des tâches effacées, d'une droiture sur quoi rien ne mord, à pendant des années,

jusqu'à Gênes et La Haye, été l'un des collaborateurs les plus sûrs de Tchitchérine. La somme de travail qu'il a, par ailleurs, fournie jusqu'aujourd'hui à l'Internationale Communiste s'exprimerait par des chiffres effrayants. C'est l'un des hommes les mieux au fait de l'histoire de la révolution d'octobre, — et nous lui devons l'amical reproche de n'avoir pas voulu, par je ne sais quel excès de modestie, se livrer à des travaux personnels qui eussent facilement été précieux. Sa venue au communisme, en 1918, fut aussi le résultat d'une révolte de conscience contre le métier de contre-révolutionnaire; il avait trop vu de malpropres dessous de l'intrigue française en Russie, déchiffré trop de chiffres secrets: qu'on se souvienne de sa déposition au procès des socialistes révolutionnaires; plus tard, de plus en plus, Pascal devait se sentir conquis par le sol et les gens de Russie, *rusifié* jusqu'au plus profond de son être.

Fière équipe: les moins connus n'y étaient pas les moins dévoués. Un soir de guerre civile, vers minuit, j'apprenais par un coup de téléphone qu'un immense danger planait sur la ville. J'allai frapper à la porte de G. G.: « — Enfin! dit-il, ça va nous changer d'air! » Et Marcel Body, averti lui aussi de s'écrier, contrarié: « Zut, et mes chaussures qui sont percées! » Je me souviens encore de quel pas alerte, nous partîmes tous les trois par cette nuit de neige et d'étoiles scintillantes, vers le Comité du rayon. La faim, le risque, la tâche quotidienne, rien n'était plus simple. Chez Pascal et Petit, en 1918-19, on brûlait, pour se chauffer pendant l'hiver russe, on brûlait... les parties inhabitées de la maison bâtie en bois. On était maigre, blême et gais. On respirait un air tonique. Car le froid, la faim, la neige, les soldats haillonneux et barbus qui passaient derrière des drapeaux rouges effilochés, les retours le soir dans la bise mordante, avec la fièvre des revers ou des victoires du jour; les coups de téléphone qui annonçaient des fusillades ou des bouleversements en Europe; les décrets et les appels qu'on télégraphiait par sans fil: *A tous, à tous, à tous!* les villes prises et reprises, les complots, les randonnées d'un bout à l'autre du pays ou le tranquille travail de bureau pendant le corps à corps omniprésent et continu de la guerre civile c'était — *la Révolution*.

Dans quelles limbes se débattait en ces années 1917-18-19-20, le mouvement ouvrier français? Quand on en fera l'histoire, on s'apercevra que la fière équipe que nous évoque le procès de Sadoul a peut-être été la seule (1) à ce moment, à représenter dans toute sa vigueur et sa grandeur, la tradition révolutionnaire du prolétariat français.

VICTOR SERGE.

(Décembre 1924.)

(1) En ce sens général, il convient d'y rattacher Henri Guilbeaux dont les origines sont toutes autres; et aussi les autres communistes français de Russie dont nous ne nommerons ici que les morts: Jeanne Labourbe, de la Fare, Michel, Henri Barberet.

# La Révolution russe au village

par V. BOGORAZ-TAN

(Professeur au Musée d'Ethnographie et d'Anthropologie de Leningrad)

Il y a, dans la Révolution russe, un aspect complètement ignoré du public occidental : c'est la Révolution au village. Même nous, les Russes, ne connaissons pas assez nos campagnes. L'existence des Papous, celle des Botocudos est peut-être moins ignorée parmi nous que celle des paysans russes qui peuplent telle ou telle région du Haut Volga ou du gouvernement d'Orenbourg. Et chaque jour nous apporte quelque surprenante découverte dans nos villages de Russie. Ces découvertes se sont naturellement multipliées depuis le début de la Révolution. Car cette transformation profonde de notre vie sociale est comparable à un cataclysme géologique. Elle a amené à la surface, elle a mis à nu les forces primordiales. Ces couches inférieures, maintenant exposées à l'action de la lumière, aux rafales de la tempête, se transmutent et deviennent peu à peu des terres nouvelles et fécondes.

Quelle idée, l'Europe occidentale se fait-elle du moujik? Elle ne voit en lui qu'un sauvage : grattez le Russe, vous trouverez un Tatar... N'est-il pas vrai qu'avant la Révolution, ce barbare se nourrissait de bouts de chandelles? N'avez-vous pas dit que, pendant la Révolution, il s'était repu de chair humaine? Quel droit avait donc ce troglodyte sylvestre, ce Scythe des steppes, quel droit avait-il d'organiser une Révolution, alors que nous, Européens, nous n'organisons rien et ne demandons qu'à vivre bien tranquillement dans notre petit coin, satisfaits des miettes que veut bien nous jeter la Fortune.

En fait, la Russie est un immense peuple qui vient de se réveiller et qui s'élance en avant avec une force irrésistible. Une révolution est, en somme, toujours paradoxale. La Révolution russe n'échappe pas à la nécessité des contrastes les plus violents et nous offre des spectacles vraiment incroyables.

Considérons, par exemple, l'instruction publique. Le nombre des écoles primaires, jusqu'à présent, faute de ressources, n'a pas augmenté. Mais les idées nouvelles, les connaissances se propagent par des voies mystérieuses, comme les bactéries dans l'eau et l'air, et atteignent au profond du pays les têtes les plus dures, les plus obscures du peuple labourer. Dans tel bourg, l'école primaire a toutes les peines du monde à subsister. Et voici, dans le même endroit, un cercle de la jeunesse, d'hommes qui, non seulement, savent lire et sont capables de parler politique, mais qui peuvent soutenir une conversation sur les théories nouvelles d'Einstein! Cette jeunesse des villages aspire à la lumière. Des foules de jeunes enthousiastes quittent la campagne pour se rassembler dans les capitales, dans les Universités, dans les Instituts. Et ils ont pour devise :

« Tout ce qu'il y a de mieux dans l'instruction ; que cela vaille au moins l'instruction des petits messieurs ! » Car la jeunesse des villages reste jusqu'à présent défiante à l'égard des « petits messieurs ».

\*\*\*

Le nombre des étudiants a doublé depuis le début de la Révolution et dépasse maintenant le chiffre de 200.000. Sur ce nombre, moitié d'ouvriers et de paysans. Il n'y a pas assez d'instruments ni de places dans les laboratoires pour tous ceux qui désirent participer aux travaux pratiques.

Cette jeunesse, en ville, paraît ivre, ivre de l'audace et de la variété des idées nouvelles, qui ont envahi brusquement son existence et en font maintenant l'atmosphère. Les jeunes gens se jettent sur les livres, sur une multitude de livres d'un seul coup. Ils rongent avec fureur le granit de la science.

J'ajouterai que nos étudiants ont beaucoup de peine à vivre, ou que, plus exactement, ils meurent de faim. Les conditions matérielles de l'existence, en Russie, s'améliorent pourtant d'année en année, on pourrait presque dire : de mois en mois. Dans les villes et dans les capitales, les vivres abondent et les prix des denrées se sont abaissés à peu près au niveau d'avant-guerre. L'ouvrier et le fonctionnaire peuvent vivre convenablement. Les professeurs eux-mêmes et les instituteurs arrivent, comme on dit, « à joindre les deux bouts ».

Mais les étudiants endurent à tout instant le supplice de la faim. Les moyens d'existence qu'ils avaient autrefois manquent aujourd'hui complètement. Il est inutile de songer à donner des leçons. On s'arrache les commandes de traductions. Mais les traducteurs sont beaucoup trop nombreux, la concurrence est formidable. C'est pourquoi sur les feuilles d'enquête, concernant la vie des étudiants, l'on peut lire des phrases de ce genre : « Le pain est pour moi une friandise d'un prix inabordable. — Je ne mange que tous les deux jours. »

Et pourtant, ils tiennent. Ils ont faim et ils sont gais. Ceux dont les parents sont des paysans vivent des produits qu'ils ont rapportés du village après les dernières vacances. C'est encore une fois le village qui sauve la ville.

\*\*\*

Ce sont ces étudiants mal nourris qui ont accompli le gros du travail dans l'étude que nous avons entreprise du village russe et de la transformation de ses mœurs.

Cette grande enquête a été organisée par l'Institut Géographique de Leningrad, avec des ressources infimes. Mais, comme toute autre entreprise de la

Russie contemporaine, en dépit des plus dures conditions, elle a tendance à s'élargir et à croître.

Pendant l'été dernier, environ cent cinquante étudiants ont été envoyés en mission dans différentes localités, par petits groupes — et cela sur tous les territoires de l'U. R. S. S. Les groupes d'enquêteurs ne sont ordinairement que de deux ou trois personnes. Il arrive souvent qu'un étudiant parte seul.

Les travaux sont déterminés par un programme spécialement élaboré d'après les exigences de l'ethnographie. Cette science a un caractère assez intime. L'étude de la sorcellerie par exemple, ou bien des mœurs amoureuses et conjugales ne pourrait être menée à bien par une bande d'enquêteurs qui se renseigneraient en public. Pour entrer profondément dans les intérêts d'une société, d'un groupe, pour connaître les coutumes, il faut être seul et il faut savoir se conduire avec beaucoup de naturel.

Chacun de nos excursionnistes reçoit gratuitement un billet de chemin de fer, une paire de bottes — modèle courant du marché — et trente roubles pour sa dépense. Et il est tenu de rester trois mois dans la région qu'on lui indique. Nos étudiants voyagent la besace sur l'épaule ; ils demandent aux paysans l'hospitalité, la nourriture ; parfois, ils vont quêtant des aumônes. D'autres, au printemps, travaillent sur le port, chargeant et déchargeant les marchandises ; quand ils ont amassé une petite somme, ils demandent à partir en excursion.

Pendant l'été dernier, nous avons organisé des groupes grands-russiens, finnois, septentrionaux, volgiens ; trois groupes ukrainiens, un blanc-russe, un caucasien, un sibérien, un criméen, un altaïque. Il y avait un groupe juif. Un dernier groupe spécial se chargeait enfin d'explorer les régions du Volga atteintes par la famine.

\*\*\*

Les matériaux recueillis sont innombrables. Il serait impossible de les décrire dans un article de revue.

Voyons, par exemple, le régime économique du village. Même l'été dernier, malgré la disette qui sévissait en certaines régions, malgré toutes les plaintes qui s'élevaient au sujet de l'impôt en nature, malgré toutes les calamités, on constatait un relèvement certain, un nouvel entrain, l'extension des labours, des surfacesensemencées, qui atteignait en plusieurs régions les proportions d'avant-guerre. La fabrication de l'huile, du beurre, des légumes secs a été reprise. Le cheptel se reconstitue.

Ce qui est encore plus remarquable, c'est la modification des cultures. Le village comprend et sent que, pour obtenir un meilleur régime économique, il faut changer en beaucoup de choses les procédés de culture. Et un important travail s'accomplit en ce sens. De là, la nécessité d'une nouvelle répartition des terres ; cette réforme s'opère avec le concours des arpenteurs du Gouvernement et de techniciens formés sur place, c'est-à-dire de jeunes villageois qui s'instruisent.

Il faut signaler une tendance des campagnards à se séparer de la communauté pour s'établir dans des

exploitations individuelles, dans des fermes. Ce sont les plus énergiques qui se mettent ainsi à l'écart : des novateurs, d'anciens prisonniers de guerre qui ont profité de leur séjour forcé à l'étranger, des soldats en retraite, des ouvriers qui ont quitté la ville, tous sachant lire et ayant lu. Cela pourra sembler paradoxal, mais ce sont précisément des communistes, dans les villages, qui fondent des exploitations individuelles. D'autre part, ces fermiers-novateurs se groupent volontiers entre eux pour l'achat de machines, pour l'amélioration des semences, pour la formation de coopératives. C'est ainsi que l'individualisme se combine avec le collectivisme.

Un changement non moins remarquable se produit dans le domaine religieux. L'orthodoxie perd du terrain de jour en jour, et il est impossible de prévoir le terme de ce recul. Les églises des campagnes se vident, même dans les régions les plus sauvages. La libre-pensée ne séduit pas seulement la jeunesse ; elle gagne les anciens. Donnons-en un curieux exemple : dans le Nord, du côté du Lac Blanc, au village à demi finnois de Koïna, une vieille, nommée Prokhorova, a cessé de croire en Dieu et aux icônes du foyer ; plusieurs fois, elle a mis dehors les images saintes, puis les a reprises dans son isba. Elle dit aujourd'hui : « Gloire à Dieu ! » Et demain : « Mais où ai-je la tête? Puisque Dieu n'existe pas ! »

Dans la même région, à l'inauguration solennelle d'un groupe des Jeunesses communistes, nos étudiants ont relevé, dans le discours du président, ces paroles :

« Tenez, on dit qu'il existe un Dieu. Mais moi, je vous dis qu'il n'y a rien de pareil. Et si Dieu existe, eh bien ! qu'il m'écrase ici même, sur-le-champ ! Que mes bras et mes jambes se dessèchent ! Vous voyez : il ne m'arrive rien. Me voici tel quel, devant vous ! Donc, Dieu n'existe pas et tout ce qu'on dit là-dessus, ce sont des bourdes ! »

Ce sont les arguments qu'employait jadis le saint prédicateur Stéphane de Perm, quand il bataillait contre les sorciers païens de la Finlande. Mais aujourd'hui, ces flèches de l'éloquence se sont retournées contre l'Eglise qui s'en était servie jadis. Car le christianisme est maintenant vétuste et a perdu son esprit créateur.

\*\*\*

A côté de la religion orthodoxe se manifeste aujourd'hui la vieille « croyance noire » ou sorcellerie, ainsi que des survivances du paganisme.

La sorcellerie était autrefois une croyance interdite, persécutée, « souterraine » ; elle se montre à présent à ciel ouvert. Les campagnes de Russie se partagent toutes en « paroisses » de sorciers, qui sont reconnues par leurs fidèles, tout aussi bien que les paroisses de l'église orthodoxe. Dans chaque bourg, on peut trouver quatre notables personnages : le prêtre, le maître d'école, l'officier de santé et le sorcier. Souvent, le maître d'école, le prêtre et l'officier de santé peuvent manquer, mais on trouvera sûrement un sorcier. On en rencontre à tout bout de champ. Le sorcier reçoit chez lui à heures fixes, et l'on fait queue devant sa porte. Nous connaissons

un village où le sorcier compte près de quatre mille clients par an, c'est-à-dire deux fois plus que l'officier de santé n'a de malades. Dans un autre endroit, le sorcier reçoit près de cent visites par jour. Le praticien ensorcelle ses clients devant un miroir, par des gestes d'hypnotiseur, il évoque toutes sortes d'« esprits » et d'« encornés », et il s'adresse à ces puissances surnaturelles fort délicatement, selon la nouvelle formule : « Ecoute, camarade !... »

La sorcellerie, en général, ne rechigne pas à accepter les améliorations et les mœurs nouvelles. Elle a pris à son service des gens qui savent lire et les formules d'incantation se consignent à présent sur des bouts de papier ou dans des cahiers. Je possède deux recueils de ce genre.

Malgré ces succès apparents, on peut dire que la sorcellerie traverse une crise. Elle s'est manifestée brusquement, comme l'éruption d'un mal longtemps caché. Mais la racine de ce mal est déjà en voie de dessiccation. Cela se voit en particulier aux difficultés que les sorciers éprouvent à trouver des « héritiers ». On se fait volontiers soigner par le sorcier — surtout les femmes. Mais personne ne se soucie de recueillir son « pouvoir ». Et il se produit, à cause de cela, de véritables tragédies. Un sorcier n'a pas le droit de mourir avant d'avoir transmis ses « esprits » en héritage. « La terre ne l'accepterait pas. » Dans l'autre monde, il serait dévoré par les diables. Et voici un spectacle inouï : tel sorcier, sentant venir sa fin, rassemble ses dernières forces pour se mettre sur le chemin d'un de nos étudiants-ethnographes, à qui il puisse transmettre ses secrets de magicien. Au temps jadis, l'enchanteur du village ne pensait qu'à se cacher.

Notre groupe du Valdaï nous a fait savoir ce qui suit : Dans le village de Kirillovchtchina se mourait une vieille sorcière. Ayant entendu parler de nos étudiants, elle leur envoya une fillette, sa petite-fille, avec ce message : « Dis-leur que je vais mal. Je ne puis mourir ainsi. Personne ne veut de mon pouvoir. J'ai su que des gens passent par le pays, qui recueillent les diableries ; qu'ils viennent donc chez moi et prennent aussi mes diables. »

\*\*

Voici une autre histoire de sorcier encore plus curieuse, car on y verra comment, dans la Russie des campagnes, l'ancien se mêle au nouveau.

Le héros de cette aventure est un jeune communiste ; il y prend aussi figure de sorcier. Dans nos villages, il n'est pas rare de rencontrer de ces personnages qui ont double qualité : un pope-sorcier, un pope-communiste, un sorcier-communiste. Chacun d'eux se présente sous cette double apparence, comme s'il avait vraiment deux natures, deux âmes, séparées par une cloison étanche.

L'action se passe dans le district du Lac Blanc, dans un coin perdu, à 400 verstes de Leningrad par chemin de fer, et à plus de 150 verstes de la voie ferrée en traîneau. La population se compose de *Vepses* finnois. Les *Vepses* sont les derniers survivants de la peuplade finnoise des *Vesi*, qui, voilà mille ans, avec les Slaves de Novgorod, appelèrent le prince varègue Rurik et ses frères au gouverne-

ment du pays : « Notre terre est grande et féconde, mais l'ordre y manque ; venez y régner en princes et nous posséder. » C'est de ce moment et c'est avec les Varègues-Normands que commence l'histoire de Russie.

Les *Vepses*, de nos jours, sont aux trois quarts russifiés, mais, dans le centre du district, il reste une trentaine de bourgs ou villages où l'on parle deux langues, le finnois et le russe. Et dans un de ces bourgs, Markovo, notre expédition ethnographique apprit l'histoire que voici :

Un vieux sorcier finnois se mourait et criait sur son lit de douleur : « Prenez mon pouvoir. Sans quoi, je ne peux pas mourir. La terre ne m'accepterait pas. » Et son fils s'en défendait à grands gestes : « Je n'en veux pas. J'ai peur. Je suis un homme paisible. » Mais le petit-fils, un gars de vingt ans environ, hardi et déluré, qui avait passé par l'école primaire, déclara : « J'ai pitié de grand-père. J'accepte. — Non, non ! lui crie son père. Je te chasserai de la maison avec tes esprits ! — Si, j'accepte ! » répliqua le jeune homme. Il prend un crayon et un bout de papier et s'approche du lit. Mais, à ce moment, il se dit en lui-même que, pour tant faire, mieux valait choisir un pouvoir de sorcier dont il pût se servir. Il était beau danseur, aimait la société, courtoisait les filles. Et c'est pourquoi il prit les incantations qui permettent de lier et de délier l'amour. Il recueillit une trentaine de formules. Là-dessus, le grand-père meurt.

L'héritier fait un petit cahier de ses incantations et il glisse ce recueil dans un exemplaire de l'*A. B. C. du Communisme*. Le livre est mis dans un petit seau de bois et le seau sur une planche dans le couloir d'entrée de la chaumière.

Bientôt, le jeune homme instrumenta à l'aide de ses incantations. Comme il avait de l'instruction et des goûts assez relevés, il séduisit des jeunes filles attrayantes, deux maîtresses d'école et la femme d'un pope. Il engrossa même celle-ci et il en eut un petit « sorcier ».

C'est alors que survint notre expédition. Elle se composait de deux étudiants et d'une jeune étudiante, assez évaporée, âgée de dix-neuf ans. Le jeune sorcier entreprit de lui faire la cour. Ce que voyant, les paysans lui donnèrent un avertissement : « O fille ! prends garde, prends garde, ne fréquente pas notre *Mit'ka*, il te liera d'amour. Tu courras après lui comme une petite chienne, comme a couru notre maîtresse d'école. » Mais elle répondait : « Eh ! je n'en ai point peur. J'ai aussi une « parole » à moi, qui vaut bien les siennes. »

Quinze jours plus tard, le jeune sorcier s'adressa à l'étudiante : « Anastasia Alexandrovna ! J'ai entendu dire que vous rassemblez toutes sortes de diableries. Eh bien, je puis vous en révéler une. Mais cela doit être fait en secret, en particulier. Dites donc à vos hommes qu'ils s'en aillent de la maison. » La jeune fille envoya ses camarades dans un village voisin. Ils obéirent, partirent, s'en allèrent à cinq verstes de là. Mais l'un d'eux s'attrista : « Si, des fois, il allait l'enchanteur, la « lier », que ferais-je ? » Il était donc jaloux. Et il revint en cachette, mais n'osa entrer dans la maison. Il

s'habilla d'une pelisse en peau de mouton, retournée, la toison en dehors et se fit des moustaches, une barbe, avec de la suie ; car il était encore imberbe, n'ayant que dix-huit ans. Et il se mit à écouter sous les fenêtres.

Le sorcier vint chez la jeune fille, apportant un papier : « Voici mon incantation. »

Et elle lut : « Sur la mer, sur l'océan, — dans l'île de Bouïan — est la pierre Alaty. — Sur cette pierre est un oiseau... » Et ainsi de suite. Et cela se terminait ainsi : « A l'esclave de Dieu Anastasia, entre mon désir dans ta chair, dans ton cœur, dans ton foie, dans ton sang, dans ton cerveau. »

C'était donc une incantation d'amour, personnelle, nominale, adressée à l'étudiante. Elle lut, remercia et mit le papier dans sa poche. Le sorcier attend quelques instants : il voit que l'incantation n'agit pas. Aussitôt, en lui, se réveille l'autre homme, celui qui avait l'esprit formé par la Jeunesse Communiste.

« Tout ça, c'est des bêtises, dit-il. Des incantations ! Quelles incantations ? Je n'y crois pas du tout. Et je suis venu vous voir pour une autre affaire. J'ai fini mes études à l'école d'ici et je voudrais aller à Leningrad, pour entrer à la Faculté Ouvrière, à l'Institut des Sciences médicales. Jugez donc : c'est bien le moins qu'on apprenne la médecine, quand on est le petit-fils d'un sorcier... Alors, voilà : expliquez-moi ce que je dois faire, quels papiers je dois avoir... »

Plus tard, à Leningrad, lorsque mes étudiants me racontèrent cette aventure, j'écrivis l'histoire en feuilleton qui parut dans la *Pravda*. Et, sans penser à mal, je désignai les personnages par leurs vrais noms : un tel et un tel, dans tel village... En effet, depuis l'époque de Gleb Ouspensky, il était d'usage, en littérature, de changer les noms quand il s'agissait d'intellectuels, de peur de blesser les gens susceptibles ; mais, quand il était question de paysans, on les nommait tout bonnement : ils étaient si loin de nous ! Ils n'en sauraient jamais rien...

Or, ce qui se produisit fut tout à fait imprévu. Trois semaines s'étant écoulées, je reçus du village de Markovo deux lettres. L'une venait du jeune sorcier :

« Maître respecté, qu'avez-vous fait de moi ! Vous m'avez perdu ! Depuis qu'on a lu votre article, les filles se moquent de moi sans cesse et font sur moi des chansons :

*Mit'ka, de naissance imbécile,  
Comme sorcier, n'est guère habile :  
Il jette ses sorts de travers  
Et nul ne se prend à ses vers.*

« Et ces chansons sont cause que je suis obligé de quitter mon bourg natal. Je vais maintenant à Kopanik où j'entrerai à l'Ecole d'Agriculture. »

L'autre lettre venait du Soviet de la localité.

« Respecté professeur ! Nous avons lu votre article à l'assemblée du village et nous l'avons même joint aux archives. Et c'est, bien sûr, flatteur que des gens intelligents s'occupent de nos affaires de moujiks. Seulement, permettez de vous le faire observer, il y a des choses qui ne sont pas tout à fait comme vous dites, et d'autres encore où vous êtes

dans l'erreur... » (Ici, des explications). « Et la prochaine fois que vous écrirez, tâchez de ne plus vous tromper. Et le mieux serait qu'au lieu de nous envoyer vos gamins, vous veniez vous-même. Nous vous recevrons comme il faut, et nous vous régalerons de fraîche eau-de-vie que nous fabriquons nous-mêmes. »

\*\*

Il existe en Russie une troisième « foi » ou « religion », celle des évangélistes-baptistes. On compte environ un million de fidèles appartenant à cette croyance, et ils sont dispersés dans les campagnes les plus lointaines. Tous les observateurs signalent une évidente croissance du protestantisme russe.

La jeunesse qui a passé par l'école se partage en deux fractions. Ceux qui vont au baptême sont des gens de tempérament placide, à tendances conservatrices. Les plus hardis, les plus crânes, les plus aventureux se rangent dans le communisme, s'établissent à « la commune », s'inscrivent aux « Jeunesses ». Ce sont ceux-là même que reniaient déjà leurs pères avant la Révolution et qui chantaient dans leurs « tchastouchki » : (1)

*Je n'ai de crainte de personne  
Et ne tiens à nulle chose ;  
On me couperait la tête,  
Je m'en collerais une autre.*

Maintenant, ils raillent la Vierge et Dieu même en de nouveaux quatrains, tout imprégnés de sel villageois, de bon poids, des morceaux qui font massue :

*Tous les saints sont en balade,  
C'est que Dieu n'est plus chez lui ;  
Il a du boire un bon coup  
Et gagner d'autres pays.*

Ou bien :

*O toi, Dieu, mon gentil Dieu,  
Tu n'as donc plus rien à faire ?  
Couché auprès de la mère,  
Tu restes sans travailler !...*

\*\*

L'isba-maison de lecture, le théâtre de village, quand ils existent, épuisent toute la fougue audacieuse des campagnes et la transforment en utile énergie. Les jeunes paysans s'enthousiasment pour le théâtre jusqu'à oublier tout le reste et soi-même. Au lieu de rôder en bandes turbulentes, ils organisent des sociétés sportives. Et des sociétés de ce genre, formées par les jeunesses communistes, édictent des décisions qui ont force de loi à trente verstes à la ronde : « Ne plus se battre à coups de poing. Si des combats de ce genre ont lieu, nous y viendrons avec des fusils. »

Or, ces combats de boxe en bande, c'est chez les Russes un très ancien amusement, qui a souvent des résultats abominables.

Il y a de la fraîcheur dans cette jeune vie du village à demi-communiste. Mais le communisme

(1) *Tchastouchki*, quatrains, le plus souvent satiriques, que composent et chantent les villageois.



des campagnes russes a un caractère très singulier. Avant tout, il guerroyait contre la religion. Et sa devise est bien celle de Voltaire : « Ecrasez l'infâme ! » Le communisme prend aussi sur lui de réformer l'éducation.

Un de nos étudiants-explorateurs revenait récemment d'un voyage. Il nous décrivait une société de jeunesse communiste nouvellement formée dans un village, sous le nom de *Zaria* (l'Aube). Le paragraphe IV des statuts disait : « Il est interdit de s'exprimer d'une façon inconvenante. Quiconque prononcera un juron obscène paiera une amende. »

Il faut dire que le nombre des amendes fut si grand qu'avec les sommes prélevées, on put reconstruire l'école et même installer une scène théâtrale. L'école pour le jour, le théâtre pour le soir. L'entrée du spectacle est payable *en grain* : « Places debout, une livre ; places assises, deux livres. »

Mais on cessa de dire des grossièretés. On en avait assez de payer des amendes.

\*\*

Il serait impossible d'énumérer les changements sociaux et les modifications psychologiques qui se sont produits dans nos campagnes.

Considérons encore, par exemple, la danse.

Il y a quinze ans, j'eus l'occasion de montrer dans la presse en quoi la Russie différait de l'Europe. Je signalais notamment que la Russie ne savait pas danser et s'amuser, ni dans les villes, ni dans les villages. La Russie était triste.

Cela a bien changé. Non moins que la France semillante, que l'Italie mélodieuse, la Russie des campagnes danse le dimanche et les jours de fête. Elle ne se trémousse plus comme autrefois, elle danse. Le mot français a lui-même remplacé le terme venu du vieux slavon. On danse des danses de ville, on a renoncé aux rondes anciennes ; on tape du talon avec fureur, tok-tok-tok, skok-skok-skok, comme si l'on essayait de regagner le temps perdu. Sur les ruines de la Bastille russe se lit la devise de la jeunesse : « Ici, on danse, » la devise qui se lisait jadis sur les ruines de la Bastille de Paris. Et dans cette chorégraphie gaillarde, éfrénée apparaît un des principaux éléments des nouvelles mœurs villageoises, issues de la Révolution.

C'est aussi dans les assemblées de danse que s'arrangent les nouvelles unions « libres », c'est-à-dire les mariages soviétistes, contractés en dehors de l'église et, au besoin, sans le consentement des parents.

Et tel quatrain chante ceci :

*On n'en vient plus, de notre temps,  
A désunir les amoureux ;  
Les parents n'ont plus rien à dire,  
On épouse qui l'on choisit.*

Et la chanson continue, d'une railleuse allégresse :

*Ma blanche chemisette,  
Je la suspends au balcon ;  
Si le pope ne me marie,  
Me mariera l'Exécutif.*

De cette même liberté vient aussi le divorce. C'est là une transformation radicale dans la famille villageoise. La femme, dans la vie d'autrefois, avait une existence tellement intolérable qu'elle a considéré le divorce comme son salut. L'opinion publique du village, qui est surtout représentée par l'élément masculin, a tenté de lutter contre le divorce ; mais elle a dû reculer devant la révolte des esclaves.

C'était une règle ancienne au village :

*Le moujik, un sans-Dieu, par des coups  
Mettait à la tombe sa femme...*

(Nékrassov.)

Cela s'en va maintenant dans le passé. Et la femme, délivrée, chante, gouailleuse :

*A partir de l'an présent,  
Mon mari craint le divorce.  
Il me caresse aujourd'hui,  
Il n'ose plus me cogner.*

En fin de compte, les divorces ne sont pas nombreux. Les intérêts du ménage s'opposent à ces séparations. Mais le principe a eu ses utiles conséquences. La vie de la femme mariée est beaucoup plus facile.

Je citerai en terminant des vers d'amour qui concernent les communistes :

*A quoi bon de grosses nattes et des rubans bleus ?  
On nous aime sans cela, chez les pimpants communistes.*

Ou encore :

*Mon chéri est communiste  
Et moi, je suis sans parti.  
Cet amour que nous filons,  
Quel amour de cannetille ! (1)*

Cet « amour de cannetille » de la Russie sans parti avec « l'effronté communiste », c'est le symbole de toute la Révolution russe.

(Traduction de PARIJANINE.)

(1) *Cannetille*, fil de métal (or, cuivre), que l'on met beaucoup de temps à passer dans les broderies. Ce terme de métier est entré dans le langage courant, pour marquer de petites, mais longues difficultés.



## LECTURES ET DÉBATS (1)

## Qu'est-ce que fut le Sorelisme ?

Par Georges MICHAEL

Dans un précédent article, nous avons été conduits, par l'étude du récent ouvrage publié par Edouard Berth, à esquisser un bilan général des traditions révolutionnaires particulières à la France : il nous paraissait en effet indispensable d'entreprendre cet examen de conscience pour apprécier la pleine valeur historique du développement communiste en ce pays. C'est ainsi que Proudhon nous avait semblé, par son œuvre d'*anticipateur*, caractériser la tradition idéaliste — et mortelle — du socialisme français durant tout le XIX<sup>e</sup> siècle : né après une révolution triomphante, le prolétariat français se signale, dès l'abord, à l'étonnement de l'Europe par un optimisme, une confiance en soi invincibles ; sans cesse il agit comme si la société nouvelle commençait déjà, comme si une vague historique irrésistible l'entraînait triomphalement vers l'abolition des classes ; par conséquent, la plupart de ses guides ne se préoccupent jamais sérieusement du travail de préparation et d'action révolutionnaires : ils préudent, en philosophes, en moralistes, aux harmonies de cette société future qu'ils inaugurent déjà virtuellement contemporaine.

Ce drame se poursuit logiquement jusqu'à la Commune, jusqu'à ces quelques semaines, où, pour la première fois, le drapeau révolutionnaire flotte sur une grande capitale, et qui ressemblèrent tellement à une fête de la Fraternité, tandis que la bourgeoisie préparait le premier grand massacre d'ouvriers. Les vingt mille fusillés de Thiers imposèrent au prolétariat français l'apprentissage marxiste. Allait-il, ainsi marqué par la plus terrible leçon de choses, s'assimiler profondément la doctrine de la lutte des classes et en réaliser l'application pratique ? Voilà le problème français à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Or, à la veille de la guerre de 1914, de l'effondrement de cette pompeuse II<sup>e</sup> Internationale, quels guides notre prolétariat a-t-il trouvés, quels noms demeurent ? Jaurès, Guesde, Georges Sorel. Ou plutôt : Jaurès et Sorel, car depuis longtemps l'inspirateur véritable du Parti Socialiste Unifié est Jaurès.

que soit leur opposition, si antinomiques que soient leurs enseignements, l'un et l'autre se sont trouvés

## Sorel contre Jaurès

Voilà le paradoxe des duels humains : impossible de séparer ces deux noms si l'on veut caractériser le socialisme français d'avant-guerre. Si violente

(1) V. le précédent article : *Révolutionnaires français*, dans notre n° 67. Cette suite d'études est consacrée à l'examen critique de *Guerre des Etats ou Guerre des classes*, par Edouard Berth (1 vol., chez Rivière).

placés en présence des mêmes problèmes ouvriers ils sont tous les deux d'un même temps qu'il serait impossible de bien comprendre sans les connaître.

L'impression première que le communiste reçoit aujourd'hui en présence de toute doctrine d'avant-guerre (2), c'est que les problèmes socialistes n'y sont jamais posés à l'échelle mondiale, mais à l'échelle nationale. Les éléments historiques de lutte de classe y sont pris en un sens presque théorique, quasi abstrait : chaque pays possède son capitalisme et son prolétariat, par conséquent tout ce qu'il faut pour réaliser sa marche au socialisme ! Les marxistes de toute nuance discutent sur le sens et les modes de cette marche, mais sans jamais songer que le problème de la révolution en un pays pouvait dépendre de l'action d'autres capitalismes ou du contre-coup d'autres prolétariats. Bien que tout le mouvement économique et politique annonçât l'impérialisme et le jeu mondial de groupements capitalistes rivaux, ni la doctrine, ni la pratique révolutionnaires n'avaient été portées à cette échelle nouvelle. Le seul internationalisme qui dépassât un peu toutes ces préoccupations socialistes nationales était un pacifisme que rien ne distinguait des tendances analogues de la bourgeoisie libérale.

Voilà notre passé immédiat. C'était sur le terrain étroit de la France que s'affrontaient le syndicalisme sorélien et le socialisme jauresiste. Or, ni l'un ni l'autre n'était historiquement en mesure de réaliser cette incarnation puissante de la doctrine de lutte des classes qu'on était tenté de demander aux fils des communards. L'économie française était retardataire. Entre l'Angleterre et l'Allemagne, une Angleterre encore reine du textile et une Allemagne qui portait déjà l'industrie capitaliste à ses plus grandes audaces, la France, riche, paysanne et petite-bourgeoise, se voyait chaque année distancée davantage par ses rivaux modernes, et préluait isolément à ce capitalisme bancaire d'éternel et heureux prêteur dont les Etats-Unis nous montrent aujourd'hui un tout autre développement (3). Les grandes banques et le petit porteur de titres exerçaient en complices (cynique et naïf) la souveraineté nationale sous le plus démocratique des régimes. Tel était le fait

(2) Je ne parle pas, bien entendu, des écrits de Lénine en cette période : la pénurie des traductions nous empêche encore de les étudier.

(3) Une des meilleures vues économiques de Sorel est sa prédiction du « retour du capitalisme à d'anciennes formes usuraires », où il voyait le plus grand danger pour l'avenir révolutionnaire, semblant prévoir ainsi le plan Dawes.



les ingénieurs se prétendent seuls au fait du vrai mouvement historique. Ils savent pertinemment que telle découverte technique doit avoir et aura tôt ou tard son plein effet social en bouleversant les mœurs, le droit, la mode, voire la politique. Ce « tôt ou tard » les exaspère, car il exprime la résistance « routinière ou intéressée » qu'opposent à la révolution technique tous les non-techniciens, à commencer par les parlementaires et les gens de lettres. Le jeune ingénieur bourgeois revendique toujours en lui-même ce despotisme dont voulait l'investir Saint-Simon. Mais il doit traîner derrière sa science souveraine un effrayant « poids inutile » de résistances sociales, résistances « stupides » des ouvriers toujours si loin de cet idéal : la mécanique humaine, résistances « fantaisistes » des intellectuels de tout poil (politique, arts, lettres, gens du monde, etc.). Si par extraordinaire, on joint à ces données l'estime du prolétariat et l'absence d'ambition personnelle, on obtient un cas d'isolement complet au sein de la bourgeoisie : le cas de Sorel.

Si Georges Sorel était passé directement à l'action révolutionnaire, sa scission d'avec la bourgeoisie eût été un fait accompli tout simplement. Mais nous avons vu que cette action, telle que la concevait un Lénine, était violemment répudiée par le syndicalisme. « Se mettre au service » de la classe ouvrière, signifiait donc, pour Sorel, orienter ses études techniques et philosophiques de telle sorte qu'elles pussent préparer une idéologie nouvelle, conforme aux tendances spontanées de cette partie du prolé-

de vue du matérialisme historique, il me semble difficile de ne pas voir en elles la forme bourgeoise de certains thèmes chrétiens : — forme bourgeoise, car ces illusions sont le voile philosophique dont la bourgeoisie ascendante (libérale) a toujours recouvert les simples nécessités du capitalisme libre-échangiste, et car la puissance sociale de ces illusions disparaît ou reparait suivant que le capitalisme s'oriente vers l'impérialisme industriel ou la pacification bancaire ; — thèmes chrétiens, nous l'avons, je pense, reconnu précédemment. Il faudrait même, pour compléter cette explication, montrer que c'est effectivement la conscience de classe bourgeoise qui a sélectionné parmi les croyances et dogmes du christianisme ce qui pouvait fournir les thèmes de cette philosophie démocratique que je proposais d'appeler « surchristianisme ». — Sorel s'est constamment figuré que ces illusions du Progrès n'étaient que des idéologies au sens le plus pauvre, c'est-à-dire des créations de la fantaisie des intellectuels. C'est cette fantaisie qu'il s'est efforcé d'expliquer socialement. Il a donc rattaché les illusions du Progrès à la mondanité des classes parasites, si bien qu'il en attribue la paternité effective, en dernier lieu, à l'aristocratie agonisante du XVIII<sup>e</sup> siècle — comme si une classe moribonde était capable d'engendrer des idéologies vivaces, et précisément les idéologies qui la condamnent ! Sorel a transporté ce genre d'explication dans toutes les époques historiques caractérisées par des thèmes philosophiques bourgeois. C'est pourquoi les intellectuels lui ont paru doués d'une puissance historique terrible, et qu'il s'est battu contre eux comme contre des dragons. Nous verrons plus loin pourquoi il ne s'est pas servi plus complètement du matérialisme historique.

tariat. C'était travailler pour la classe ouvrière dans des conditions personnelles bourgeoises, par conséquent prolonger le caractère délibéré de sa propre scission. Sorel trouva constamment la solution de ce problème INDIVIDUEL dans la philosophie de Bergson, qui devint, de ce fait, un élément sans cesse présent, sans cesse agissant au cours de ses recherches (13).

Il fallait cette minutieuse analyse, encore trop sommaire, pour montrer l'extraordinaire foisonnement d'éléments disparates, parfois opposés, qui devaient chercher leur unité dans la pensée de Sorel, sans jamais pleinement y atteindre (14). Ce sentiment intime de l'hétérogène comme étant le fond même de sa pensée domine toute son œuvre, et se traduira dans son mode d'exposition délibérément inorganique. Sorel a l'horreur, il faut même dire la peur, des constructions achevées. Son esprit étonnamment vif et pénétrant se dérobera soudain si son œuvre prend l'allure d'un ensemble harmonieux. Lui si intimement classique par la force de son jugement, par la droiture, la droite lignée de ses réquisitoires, il s'interdira la forme classique par aversion instinctive du classicisme universitaire, rhétoricien ! comme si tout le classicisme en son temps avait été monopolisé par l'enseignement bourgeois ! Sorel rompt les chiens, tourne bride, se lance en fourrageur au travers d'un sujet, étonnant remueur d'idées, merveilleux et perpétuel renouvateur, dépensant à ressusciter la vie même du détail une activité qui normalement eût fait de lui un de nos plus grands bâtisseurs, un de nos si rares philosophes.

Il faut le redire : tout cela se fût réglé, tout cela eût trouvé sa solution si l'antinomie n'eût été au cœur même du syndicalisme révolutionnaire, de ce prolétariat qui se voulait marxiste et réalisateur, tout en gardant sous une forme dernière son anticipation optimiste, son illusion de toucher du doigt la société future. Sorel ne vit d'abord que cette première tendance ; mais la seconde devait le conduire aux formes les plus originales de sa doctrine.

(A suivre)

Le prochain article sera consacré à l'analyse critique de LA DOCTRINE SORÉLIENNE.

(13) Dans la suite de cette étude nous serons conduits à examiner les raisons pour lesquelles la philosophie bergsonienne ne peut rien avoir de commun avec le mouvement révolutionnaire prolétarien.

(14) On a là les raisons personnelles du pluralisme de Sorel : Sorel était persuadé, avec les meilleurs esprits de nos sociétés présentes, que l'univers est le champ où se rencontrent et se côtoient les éléments que rien n'apparente. Ce thème métaphysique est effectivement seul défendable depuis que le devenir de l'Humanité est un devenir bourgeois, et que la forme moderne de la lutte des classes a rendu toute religion, ainsi que toute métaphysique unitaire (monisme), impossibles. Reste à savoir si précisément cette forme bourgeoise du devenir n'a pas mis un terme, momentanément, à toute vraie métaphysique — ce que nous pensons personnellement.





Un jour, deux moines du Mont-Athos se présentent à l'entrée de la citadelle et sont introduits auprès de l'archonte. Ce sont Cosma et Elie. Ils empoisonnent la garnison avec du faux vin de raki, tuent l'archonte, mettent le feu à la citadelle et emmènent Jérémie. Mais Cosma en travers de sa selle a emporté Floritchica, sans se douter qu'il retrouve avec la bergère de jadis, la mère de Jérémie et une femme avide de vengeance.

L'amour de Cosma pour Floritchica est cette fois plus ardent que jamais encore il n'en connut pour aucune femme. Et elle fait malignement tout pour porter à son extrême la passion de Cosma, jusqu'au jour où il lui demande de lui jurer fidélité. « *Alors Floritchica éclate d'un rire victorieux : Tu demandes à la foudre d'éclater dans une marmite... tu demandes à la terre de résister à la charrue qui l'éventre, de refuser la semence qui la féconde ? Ha ! ha...* » La passion de Cosma accrue par la jalousie, le ronge. Il connaît son déclin par cette femme, tue injustement, insulte pour la première fois à son destin et, désarmé, est tué derrière un buisson.

Je me suis laissé aller à raconter moi-même ces merveilleuses histoires. Cela tient sans doute à ce que tout l'intérêt du livre réside dans le récit : Panait Istrati est un prodigieux conteur. Son récit sobre, coloré, est une source inépuisable de poésie, d'émotion, de vie intense. Les personnages de ses récits sont à la fois des personnages de légende et de réalité, c'est-à-dire qu'il y a en eux tous les éléments de grandeur humaine. Mais ces éléments nous semblent à travers eux si loin de nous que nous ne penserions pas à les transposer dans la réalité.

La force d'âme d'Anghel, l'orage de passions qui gronde en Cosma, comme cela s'est rapetissé, ramené à la mesure de notre monde occidental crevant au milieu de ses machines perfectionnées et de ses gratte-ciels.

MARCEL FOURRIER.



Georges Sorel ;  
**La ruine du monde antique**  
(Rivière)

Je n'ai pas l'intention de résumer un livre comme celui-là : un livre de Sorel est toujours trop riche d'observations psychologiques et sociales pénétrantes et suggestives pour ne pas perdre beaucoup à être résumé. Il faut le lire et je ne saurais trop engager les camarades de Clarté à le faire. En un moment, d'ailleurs, où l'on a la sensation très nette, d'assister à une sorte de ruine du monde moderne, qui peut évoquer la ruine du monde antique, une lecture de ce genre ne peut qu'être très profitable. Je me contenterai de prendre certains points et de mettre en relief, à la lumière de certaines réflexions de Sorel, certains aspects de la lutte des classes contemporaines.

Il a été, par exemple, beaucoup question, depuis la guerre, de la réforme de l'enseignement secondaire ; la bourgeoisie n'est pas encore bien fixée sur la nature de l'éducation qu'elle doit distribuer à ses fils ; et la lutte est toujours vive entre les classiques

et les modernes. Léon Bérard avait essayé de revenir sur la réforme de 1902, qui, déjà, en son temps, avait fait couler beaucoup d'encre ; et, par ses décrets, il tenta sous le règne du *Bloc National*, de revigorer les vieilles humanités. Tentative éphémère, puisque le *Bloc des Gauches*, vainqueur au 11 mai, s'est empressé de supprimer ces décrets et de tout remettre en question. Mais il importe de savoir pourquoi la bourgeoisie n'arrive pas en matière d'enseignement, à se formuler à elle-même un idéal bien clair et pourquoi cette vieille querelle des anciens et des modernes revient périodiquement sur le tapis ; pourquoi les réactionnaires semblent accorder aux humanités classiques une valeur si particulière et pourquoi, dans le camp même des révolutionnaires, on remarque du flottement, les uns tenant les études classiques pour génératrices de libéralisme et les autres pour rétrogrades.

Or, la lecture du chapitre IV du livre de Sorel est propre à jeter sur cette question une lumière très vive.

« Le parasitisme du talent littéraire, écrit Sorel, n'a pas cessé de sévir sur l'Europe et il ne semble pas sur le point de disparaître... »

« On a souvent signalé l'influence funeste exercée sur l'esprit français par le classicisme, dont nous avons tant de peine à nous dégager. L'enfant ne doit pas observer ou bien il observe mal ; il faut donc lui communiquer des habitudes d'observation ; et cela devrait être la principale préoccupation du maître. Par suite de ce vice naturel, nous avons une tendance constante à voir mal les principes à nous leurrer de fausses raisons, à nous contenter d'explications vulgaires et antiscientifiques. Mais l'éducation classique développe, dans une énorme proportion, les défauts de notre nature et nous pouvons atteindre un état que j'appelle *état de dissociation idéologique* dans lequel nous avons perdu le sens de la réalité des choses... Il est à peine besoin de rappeler que cette dissociation ne peut se maintenir chez les esprits cultivés que par l'action émotionnelle : c'est pourquoi on cherche à développer, d'une manière artificielle, l'aversion pour tout ce qui n'est pas conforme au système. Les Jésuites ont toujours attaché une grande importance à la conservation du *bon goût littéraire* ; l'Université suit leur tradition. Depuis quelque temps, on trouve cette sauvegarde insuffisante et on prêche aux jeunes gens un prétendu idéalisme, la philosophie de cour et autres balançoires, qui n'ont d'autre but que de troubler l'exercice de leur raison ; on espère que les émotions ainsi produites seront assez fortes pour enrayer la recherche scientifique et préserver la nouvelle génération du socialisme... »

« La dissociation idéologique non seulement rend les sophismes facilement acceptables, mais empêche d'exercer toute critique sur nos opérations intellectuelles ; elle est donc très favorable à cette inversion des fonctions électives qui nous permet de justifier tous nos actes. Elle développe un égoïsme monstrueux qui subordonne toute considération aux désirs de notre appétit et qui nous fait apprécier les ressources mises à notre disposition comme un faible tribut rendu à notre talent. Dans le milieu économique, nous pouvons réclamer une part égale socialement à notre travail ; mais, par la dissociation idéologique, nous sortons du milieu économique ; nous réclavons une part en rapport avec notre talent, c'est-à-dire que nous prétendons prélever sur la production ce que

nous apprécions être en rapport avec la dignité de notre esprit... De toutes les aristocraties, la plus dure, la moins accessible aux conceptions scientifiques sur la société, est, sans aucun doute, l'aristocratie des talents ; elle arrive à un degré tel de conception intellectuelle qu'elle n'a aucun doute sur la légitimité de ses prélèvements... »

« L'exploitation des ressources sociales pour les hommes de talent n'est possible que si la société a une constitution aristocratique donnant une place privilégiée aux amateurs de choses purement intellectuelles. Après la Révolution, on crut que cette classe si intéressante allait disparaître ; elle s'est transformée, mais elle est devenue beaucoup plus exigeante qu'autrefois ; nos hommes de lettres contemporains ne se contenteraient pas des modestes pensions qu'on donnait à leurs prédécesseurs. La corruption inéluctable des hommes de plume n'a jamais été sérieusement discutée ; les écrivains de la Renaissance pratiquèrent avec une souplesse charmante l'art de se faire entretenir par les grands ; nos écrivains contemporains coûtent cher aux sociétés financières. Ce sont là des industries qui ne disparaîtront pas facilement ; en tout cas, leur influence ne pourra diminuer que si les idées socialistes deviennent dominantes et amènent un changement dans les relations économiques : certainement, ce ne sera pas chose facile et les maîtres de l'esprit public ne voudront jamais accepter de bonne volonté un régime qui ruinerait leur situation privilégiée. »

Tout ce chapitre IV serait à méditer ; mais je crois avoir donné des citations suffisantes pour en faire comprendre l'intérêt. A la lumière de ce chapitre, nous nous rendons compte des raisons de l'attachement singulier et tenace que la bourgeoisie continue à garder pour la culture classique. De toutes les aristocraties, nous dit Sorel, la plus rebelle aux conceptions scientifiques sur la société et, par suite, au socialisme, c'est l'*aristocratie des talents* ; et la grande vertu du classicisme est, évidemment, d'entretenir et de perpétuer cette aristocratie des talents. Après la guerre, il était donc tout naturel que la bourgeoisie essayât de revenir, comme à sa culture de prédilection, aux études classiques : la réforme de Léon Bérard n'a fait qu'essayer de répondre à ce *besoin de classe* ; un renforcement de l'étude du latin a paru à nos bourgeois le meilleur moyen de consolider sur le terrain culturel, une victoire que la guerre lui avait procurée sur le terrain social. Le dogme du latin et de sa vertu éminemment éducative a été de nouveau prôné et accepté sans discussion sérieuse ; et le contester a de nouveau semblé la marque du plus épais des béotismes ; car il ne s'agit pas tant de former des esprits justes et capables d'innover que des esprits... distingués.

Nous trouvons ici un cas particulièrement topique de cet *état de dissociation idéologique* qui permet au parasitisme du talent littéraire de se développer avec toute sa parfaite et formidable inconscience. Nos hommes de lettres contemporains, dit Sorel, coûtent cher aux sociétés financières, plus cher que ne coûtaient les héros de collège ; ils coûtent cher aussi aux diverses administrations publiques à qui ils font la grâce de prêter leurs services... éminents (vous leur fîtes, Seigneur, en les croquant beaucoup d'honneur !) mais ils sont le fruit de cette éducation classique restée

si chère à notre bourgeoisie et ils sont chargés de décorer et de défendre sa civilisation parasitaire — étant les plus parasites de tous, car, dit encore Sorel, « si un industriel peut quelquefois se demander dans quelles mesures ses profits sont proportionnels à son travail et établir une comparaison entre lui et les autres producteurs, rien de pareil n'est possible quand il s'agit des belles-lettres : comment mesurer la valeur d'un sonnet ? C'est une des raisons qui font tant mépriser le socialisme scientifique par les littérateurs qui ne peuvent admettre qu'on puisse établir aucune proportion entre ce qui est noble et ce qui est vil. »

Et c'est pourquoi, ajouterons-nous, nous voyons tous nos intellectuels si réactionnaires, en général et si féroces ennemis des bolcheviks ; s'il est des exceptions, Sorel nous en donne encore la raison.

« Aussi, écrit Sorel, n'ai-je jamais pu comprendre comment tant d'hommes impropres à tout service technique peuvent être socialistes ; je ne puis me rendre compte de ce paradoxe qu'en observant de quelle haine fanatique et féroce les intellectuels pauvres ont toujours poursuivi les hommes riches, dès que ceux-ci cessaient de leur fournir des revenus. C'est le parasitisme littéraire qui répare ici. »

Le socialisme a pour fin essentielle de ramener tout le monde à la production ; il veut créer une civilisation de producteurs, où tout sera conçu sur le modèle d'un atelier hautement progressif et où tout sera rabattu sur le plan de cet atelier. « Que vont devenir les penseurs, demande Sorel, les gens qui n'ont pas de place dans l'atelier de production ? Ils apparaissent comme des auxiliaires — ou plus souvent comme des parasites — que la société devra expulser avec d'autant plus d'énergie qu'elle atteindra une plus claire conception de la nature du travail. Rien ne saurait, en effet, être réclamé comme un droit qui ne corresponde à un travail ; et le travail, au point de vue socialiste, est quelque chose de l'homme qui est incorporé dans les produits, à la naissance desquels cet homme a directement collaboré. »

De telles conceptions ne peuvent apparaître évidemment à nos intellectuels que comme des conceptions... barbares ; ils se récrient aussitôt qu'on veut plonger la société tout entière dans le plus parfait des béotismes — le *béotisme de la production* — et qu'on nie ainsi les droits sacrés de l'Esprit pur. Mais ces droits sacrés ne sont nullement en cause ! L'Art, la Religion, la Philosophie n'ont été jusqu'ici que trop parasites ; l'Art, en particulier, depuis la Renaissance et la séparation du monde des artistes d'avec le monde des artisans, l'est devenu complètement : Clarté a montré en Barrès et France deux parfaits exemplaires de l'artiste parasite. Pour que ces trois hauts produits de ce que Hegel appelait l'Esprit libre reprennent leur importance et leur valeur, il faut précisément qu'ils cessent d'être une forme de ce que Sorel appelle si heureusement le *parasitisme du talent littéraire* ; et, à cette fin, il n'est qu'un moyen, c'est de ramener tout le monde à la production et de replonger au sein de l'humanité travailleuse ceux qui, sous prétexte d'art ou de religion ou de philosophie, s'en étaient artificiellement séparés. La vie spirituelle exige des sacrifices, vit, des sacrifices ;



J. Toussaint-Samat Histoire d'un gardian. Camard "gardian" Héros principal, seul héros, (Editions de France). Camard domine le drame, il le conduit, il le crée.

Et les personnages secondaires, le Balafré, le Baraillé, Cache-Maille, ils sont encore Camard : ce sont les mêmes hommes, ils ont toujours exercé le rude et beau métier de gardian ; la « gardianaille » leur a donné un tempérament commun, une même âme. Mais ici ressemblance ne veut pas dire monotonie. L'auteur n'a pas la prétention de nous présenter des êtres qui s'opposent, qui entrent en lutte. Plutôt qu'un roman, il a écrit un poème épique à la gloire du peuple de Camargue.

Mais cette race, avec ses mœurs et ses coutumes existe-t-elle encore ? Les nécessités économiques n'ont-elles pas tué la race gardianne ou, tout au moins, bouleversé ses mœurs séculaires. Il serait difficile de répondre. Au milieu de l'évolution économique actuelle, certaines corporations toutefois demeurent. Les « trajiners » (muletiers) catalans font encore le transport des bois de forêt, là où le camion n'a pu encore pénétrer. Gardians et muletiers sont condamnés à mort, mais ils survivent encore. Jusqu'à quand ?

Il faut reprocher au romancier d'avoir négligé le côté le plus passionnant du drame : celui qui traite des réactions de Camard devant la civilisation et contre la civilisation. Comment ce garçon accepte-t-il la servitude militaire ? Pourquoi, lui, si fier, accepte-t-il de devenir ordonnance, domestique ? Pourquoi surtout permet-il à Lounè, sa fiancée de prendre du service chez la femme de son capitaine ? Ces actes contredisent tout ce que nous savions de Camard. Aussi, la première partie du livre est-elle supérieure à la deuxième. L'auteur connaît à fond « la gardianaille » et il nous fait vivre pleinement dans son atmosphère ; mais lorsqu'il veut « faire roman », il bâtit une intrigue puérile.

Camard est un superbe animal, aux instincts farouches comme ceux de ses taureaux, un animal qui doit vivre et ne peut vivre que dans la plaine de Camargue. En Camargue, il eût fallu localiser le drame. Ou le pousser à fond, et l'œuvre alors eût été passionnante.

◆

Gabriel Reuillard Roman quelconque, récit banal. Un garçon, sorte de Le Réprouvé nain difforme, clown dans un grand cirque, clown de génie (Ed. Baudinière.)

bien entendu, puisque la mode est aux clowns de génie, aime l'écuyère, svelte et belle jeune femme (très originale, cette réédition de l'histoire du ver de terre amoureux d'une étoile). Mais l'écuyère méprise le « réprouvé » et après s'être servie de lui, l'abandonne. Entre temps et pour apaiser sa douleur exacerbée, le nain a été l'amant de « quelques » (!) femmes du monde : « C'avait été des orgies crapuleuses, dignes des filles de barrière, de grossières parties fines (les mots ont de ces ironies) où rien ne manquait et où tout manquait, les cœurs n'y participant pas » (sic). Admirez la profondeur de ces

observations, leur « vérité éternelle » comme l'on dit ! Bientôt le clown devient phthisique. Nous le voyons au dernier tableau, le clou du bouquin, mourant dans un bordel, entre les bras d'une vieille putain sentimentale.

Deux lieux communs : le cirque et la prostituée au grand cœur.

Tel est ce roman d'un « pessimisme amer ». « Ris donc, Paillasse !... »

VICTOR CRASTRE.

◆

Jean Baucomont. Ce sont des haïkaï et des Gouttelettes outa, c'est-à-dire de très courts poèmes inspirés du japonais. (Le Moulon blanc). Les haïkaï, 17 syllabes en 3 vers ; les outa, 31 syllabes en 5 vers. Rien que des rythmes impairs ; pas de rimes ; des assonances et des accords.

Baucomont est un tendre. Toutes les nuances d'un amour mélancolique, il les révèle avec des mots retenus, avec un sourire timide. La sincérité chaste qu'aurait banalisée sans doute une forme poétique plus traditionnelle, plus oratoire, la discrétion du haïkaï nous la garde fraîche :

Pourtant, des désirs d'une vie plus large, d'une action plus haute entrent chez ce rêveur.

*La maison est tiède,  
Le jardin charmant ;  
Mais, sur le seuil, la grand'roule...  
Un train siffle, siffle,  
Longtemps, dans la nuit,  
Comme ta chambre est petite...*

Envie de voyage, besoin de s'évader, d'une vie médiocre, trop exclusivement cérébrale et sentimentale :

*Il le faut choisir :  
Ou le coin du feu,  
Ou l'âpre vent des sommets.*

Mais la bataille n'est pas faite pour Baucomont. Il se résigne à rester dans son rêve :

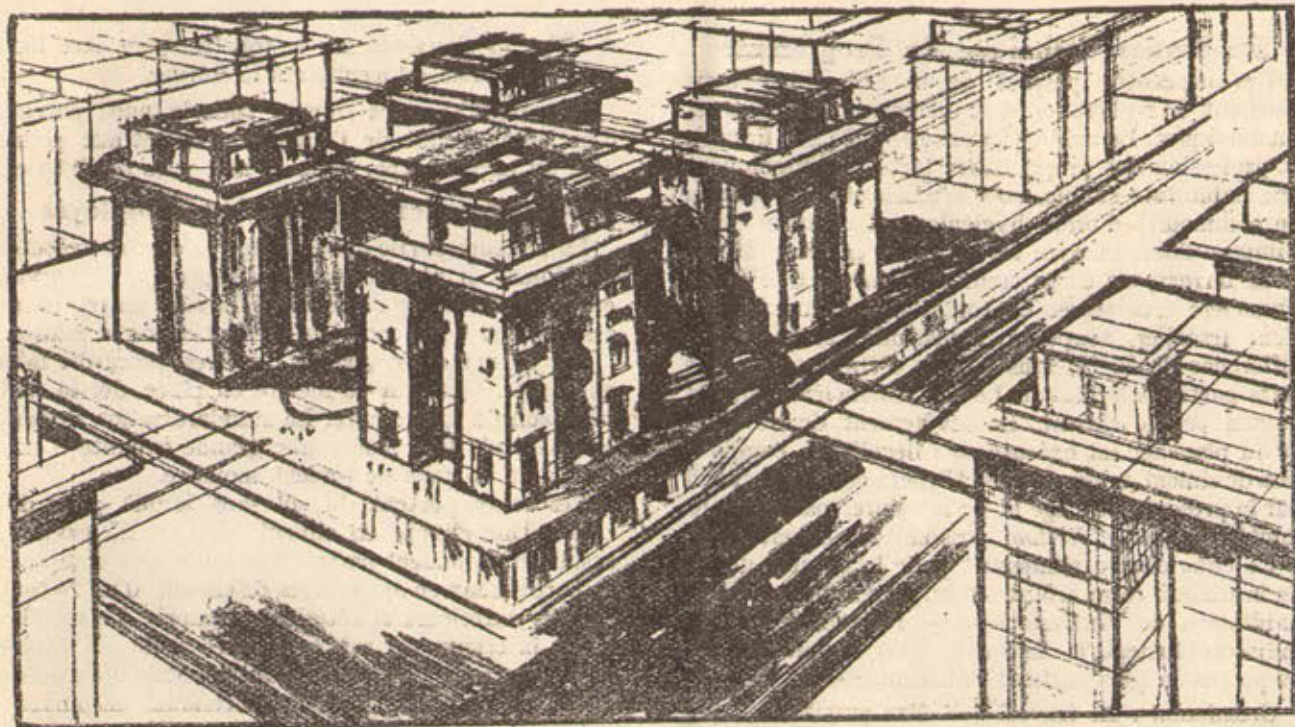
*Regarder le ciel  
On se balance un feuillage  
Suffit aux rêves du sage.*

Dans une telle poésie, le vers n'est que le vêtement transparent d'une âme. Baucomont est un instituteur de la banlieue. Il a beau ne pas être digne de s'inscrire à la Société des Agrégés, il sert bien « l'intelligence » et « la culture ».

RENÉ MAUBLANC.

## LIVRES REÇUS

Koussikoff : *Le Sablier* (Au Sans Pareil). — Jean Gaumont et Camille Cé : *Largue l'amarre*. — Gustave Geffroy : *Images du jour et de la nuit* (Grasset). — Thomas Raucat : *L'Honorable partie de campagne* (N. R. F.). — Tan Bogoraz : *Anciennes et nouvelles mœurs* (Edition de l'État). — Nicole Stiébel : *Jacqueline ou le Paradis deux fois perdu* (Grasset). — Art Roë : *Berthe Vauelin* (Ed. de France). — Alcide Ebray : *La Paix Malpropre* (Ed. Vuitas). — Jeanne Broussan-Gaubert : *Faites vos jeux* (Crès). — Octave Uzanne : *Pietro Longhi* (Ed. Nilsson). — Tabarant : *Pissaro* (Ed. Rieder).



(Dessin de J.-J. Jadelot)

## Architecture et Urbanisme<sup>(1)</sup>

### Un groupe d'ateliers par André Lurçat

Nous avons annoncé : *Un groupe de villas*, par Adolphe Loos ; *Un groupe d'ateliers* par André Lurçat.

Le départ fortuit de M. Loos pour Vienne, ne lui a pas permis de rédiger et de nous remettre l'article qui eût accompagné ses plans et études. Nous y reviendrons, dès que les notes explicatives seront entre nos mains.

Reste donc à présenter le programme d'un groupe d'ateliers étudié actuellement par André Lurçat.

Les conditions même de la réalisation de ce groupe d'ateliers suffisent à nous rappeler que nous sommes en régime capitaliste, et que tout est subordonné à la richesse des futurs propriétaires. L'architecte doit donc ici « se débrouiller » avec les conditions pécuniaires qui lui sont imposées, et se trouve terriblement limité et gêné par la nécessité d'économiser sans cesse, même sur ce qui est essentiel.

*Principe* : Maisons en série.

*Conditions particulières* : Ateliers d'artisans devant demeurer dans les cadres de la Loi Ribot : soit 25.200 francs, construction et terrain couverts.

*Autre cas particulier* : Les propriétaires se sont constitués en société pour obtenir plus commodément les bénéfices de ladite loi, et défendre en commun leurs intérêts.

(1) Voir Cf. dans le n° 67 de *Clarté*, notre projet d'enquête.

La profession des futurs propriétaires (potiers, tisserands, décorateurs, etc.) exigeait un plan assez spécial. Travaux manuels à domicile. Un type uniforme d'habitation étant adopté, où l'espace consacré au travail devait prendre une importance considérable.

*Rez-de-chaussée* : une grande pièce servant au travail, montant de fond (4 m. 80 haut. sous plafond) adjoind à ceci, de petites pièces, cuisine, toilette, w.-c.

Au-dessus de ces services, et courant autour d'une partie de l'atelier à mi-hauteur, une soupenne accessible par un escalier formant motif.

### Étude du Programme

Les maisons seront nécessairement individuelles, vu les professions des propriétaires. Les bruits de l'atelier du ferronnier ne devront pas incommoder par exemple le tisserand. Il est évident qu'une solution prévoyant des maisons accolées aboutirait à une légère économie. Mais il nous faut tenir compte, dans ce cas, de l'isolement nécessaire.

Donc, les maisons seront placées, par élément, au centre du jardin. En quinconce. Ce qui fait, que dans le plan général, et par rapport à la rue, des vues directes très étendues, sont assurées aux habitants. La grande baie ne donne en aucun cas sur la baie d'un voisin. Les autres ouvertures de la façade, fort réduites, n'étant strictement limitées qu'à un rôle de jour secondaire et de ventilation des services,

### Réalisation technique du Programme

Les nécessités propres de la Loi Ribot nous amènent à rechercher des matériaux durables et économiques. Le crédit (rappelons-le, 25.200 francs), la profession des propriétaires (artisans) impliquent une habitation simple, mais réunissant le maximum de commodité d'ordre hygiénique. Le ciment armé s'impose donc, et avec lui les murs en corps creux, et la terrasse en corps creux également. Une étude financière très serrée de tout l'aménagement intérieur (escalier, soupenne, balustrade) amenait une différence de 30 % dans le prix d'établissement de cette partie de la bâtisse. Le bois, financièrement, est vaincu par le ciment. Le revêtement de l'escalier et du plancher est exécuté en « liégolith », composition de ciment, sciure de bois et liège (agglomérat chaud par la présence du liège et de la sciure, parquet sans joints, couleur *ad libitum*, possibilité de laver, cirer).

Le cube absolu s'imposait pour le volume global de la maison (6 m. x 6 m. x 6 m.). Le cube, pour une habitation de dimensions aussi restreintes restant indiscutablement la forme la plus simple (économique) et la plus parfaite esthétiquement.

**Orientation :** Le travail doit être possible à toute heure. Donc, deux jours : le soleil tourne : à l'est, soleil levant ; au midi, chaleur en hiver. Nous les placerons à un angle de la maison. Ces vues sont toutes orientées dans le même sens, ce qui fait qu'une baie donne sur les murs des voisins d'en face, et non dans leurs baies. L'isolement est réalisé.

### Commodités

**Surface couverte :** 36 mètres carrés. Surface terriblement réduite. Mais que l'on songe au crédit ouvert.

L'atelier et la soupenne se trouvent très largement éclairés par notre grande baie d'angle, montant jusqu'au plafond. Sous la soupenne, nous situons : 1° la cuisine, la toilette, les w.-c. ; 2° un coin intime faisant partie de l'atelier.

**Cuisine :** Fourneau, évier, grand placard, à vivres et à vaisselle.

**Toilette :** Lavabo évidemment, et grande penderie doublée d'une armoire à linge. Tous ces meubles font corps avec le mur. L'encombrement est donc réduit au minimum.

W.-C. : s'ouvrent sur la toilette, pour être bien isolés. La fosse est ventilée à la toiture.

**Soupenne :** Espace réservé pour la nuit, parents d'un côté, enfant de l'autre. La balustrade pleine crée un paravent par rapport aux vues de l'atelier.

### Construction et matériaux employés

La majeure partie des éléments se devant exécuter en ciment, il n'existe pas de dispersion de travail entre divers corps de métier. Un seul entrepreneur assure la presque complète réalisation de la maison.

Les éléments secondaires, fenêtres, placards, faits en atelier, viennent se mettre en place dès la terminaison du gros œuvre. La standardisation de tous ces éléments leur assure une grande rapidité d'exécution et un prix de revient moindre.

Les murs partent du sol sans fouille pour des caves. Une chappe en ciment de 0 m. 25 environ, assure un isolement parfait. Ces murs sont composés de corps creux en agglomérés de ciment. 0 m. 24 tous enduits extérieurs et intérieurs compris. Le matelas d'air intérieur de cet aggloméré isole au moins autant qu'un mur plein de 0 m. 45. Mais nous avons gagné en main-d'œuvre, en matériaux, en surface.

Le plafond est composé des mêmes éléments creux, entre nervures de ciment armé. Il est enduit de plâtre.

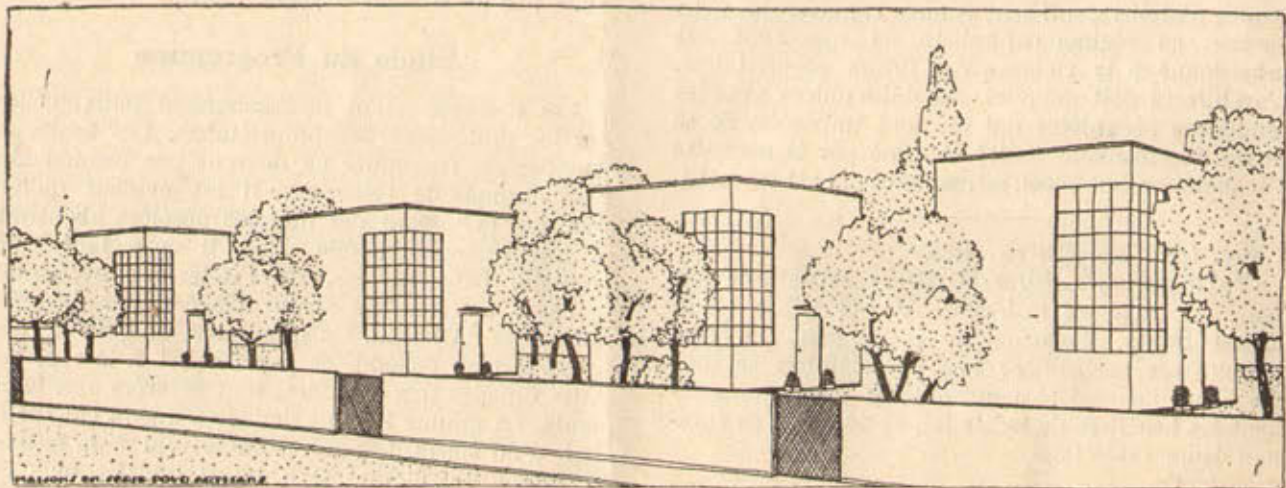
Sol, comme nous l'avions dit : dans l'atelier en ciment, dans la soupenne en liégolith.

Fenêtres métalliques. Portes composées de deux feuilles de contreplaqué sur bâti chêne ou sapin. Dans ces portes, à nouveau, vide, matelas d'air.

L'évacuation des eaux de la terrasse est assurée par une descente placée à l'intérieur de la maison, pour éviter les atteintes de la gelée. Son parcours est constamment visible, contrôlable.

Les murs extérieurs se peuvent colorer au badigeon à la chaux, d'entretien facile et très économique.

Le reproche souvent avancé, de monotonie, dans un lotissement de maisons en serie, ne résiste pas à l'examen. La quinconce tout d'abord, les verdure, la couleur des maisons qui peut être variée, et avant tout la pureté du volume d'un élément dans ses rapports de plein et de vide, ne peuvent fournir qu'une impression d'ordre et de netteté.



(Maisons en série pour artisans étudiées, par André Lurçat).

# LES REVUES

**La Nouvelle Revue Française** (décembre)

Ce numéro de la *Nouvelle Revue Française* est un hommage à Joseph Conrad, écrivain de la mer. Ces numéros spéciaux d'« hommage » sont toujours un peu artificiels, le genre le veut : les témoignages sur un mort ont trop l'air de discours d'enterrement ; on réunit là un tas de gens qui n'ont rien de commun entre eux, et l'on veut absolument mêler leur jugement et leur sensibilité en une admiration « uniforme » pour l'écrivain en question ; alors, bravement, chacun prend un côté de l'œuvre ou de l'homme plus ou moins important, et disserte en insistant longuement sur ce côté particulier, comme certains de ces professeurs d'anglais, de gymnastique ou d'histoire naturelle qui sont intimement persuadés que seule compte pour l'esprit humain, la science particulière qu'ils enseignent. J'avoue que sauter de John Galsworthy à M. Chevrillon, puis de M. Estaunié à M. Valéry en passant par plusieurs autres écrivains français ou étrangers ne peut nous donner une vue d'ensemble ni une étude profonde de Conrad et de son œuvre.

Ces réserves faites sur le genre de « l'hommage collectif en soi », il n'en reste pas moins qu'il y a des jugements et des souvenirs fort intéressants dans ce numéro sur la vie et l'œuvre de l'auteur de *Typhon*. De tous ces témoignages, il ressort que Conrad ne faisait pas de littérature et qu'il a vécu, largement et intensément la rude vie de marin. Vérité sans ornement, de ces vies simples d'hommes de la mer, âpre haleine de la pluie et du vent mêlés au large dans l'ouragan, puissante présence de la mer dans toute l'œuvre, tel est l'art de Conrad et les témoignages de Galsworthy, de H. R. Lenormand et d'Edmond Jaloux, par exemple, nous donnent en cela l'essentiel. Complexe évidemment, le talent de Conrad ne l'est peut-être pas autant que certains de ses admirateurs veulent le prouver en lui prêtant certaines de leurs préoccupations (*Conrad slave*, par exemple, de J. Kessel). Nous aimons dans Conrad cette force âpre, cet amour du métier qui lui fait user avec sûreté et joie de ces termes techniques dont l'emploi mesuré est d'un si grand intérêt en littérature. En Conrad, nous trouvons vraiment « l'aventure », la quête et l'expression « exacte » d'images et de sensations nouvelles, ainsi que la profonde sympathie d'un être pour une vie libre, partagée avec de hardis compagnons.

De belles photographies, judicieusement choisies, illustrent ce numéro et fixent l'esprit sur quelques paysages de l'œuvre de Conrad.

**Le Mercure de France** (15 décembre)

Un article curieux d'Alexandra David sur *Le Bouc émissaire des Thibétains*. Cette personne a l'air d'être allée au Thibet... Mais on ne sait jamais : voyez plutôt ce farceur d'Ossendowsky qui nous en fit accroire avec *Bêtes, Hommes*

et *Dieux*, en racontant des histoires « authentiques » sur le Thibet, où, comme il a été démontré dans *Clarté*, il n'avait jamais mis les pieds ! A qui se fier !

Nous ne saurions trop noter la pauvreté des poèmes publiés par le *Mercury* depuis trop longtemps. C'est à croire que tous les sous-préfets en mal d'alexandrins, s'y épanchent à tour de rôle ! Ce ne sont que « pièces votives », « stèles », « marbres », « oraisons », etc. Il était cependant de tradition, dans cette revue, de publier des œuvres poétiques intéressantes, neuves. Mais Gourmont est bien mort, et avec lui tout l'effort intellectuel et poétique du *Mercury de France*, où Rachilde met encore un peu de flamme, cependant que sévissent le « patriotisme » Louis Dumur et le languissant Fontainas.

**Europe** (15 décembre)

*Europe* continue la publication des « Carnets » de l'ambassadeur Georges Louis, qui ont naturellement provoqué les démentis d'usage des Poincaré, Pichon, etc. Il ressort bien nettement des notes de Georges Louis que Poincaré, Delcassé, Isvolsky, Paléologue et d'autres se sont livrés à une politique d'intrigues et de provocations qui a hâté le déclenchement de la guerre.

On trouvera dans les « Carnets » de curieuses révélations sur l'état d'esprit et la « moralité » de tous ces messieurs, qui croyaient d'ailleurs la guerre « inévitable » et l'envisageaient d'un cœur léger ; également, de suggestives allusions aux fonds secrets. Nous devons dire que, si intéressants soient-ils, ces « Carnets » n'atteignent en rien l'importance écrasante du « Livre noir » et des documents publiés par le gouvernement soviétique. Nous avons là une documentation précise beaucoup plus décisive sur les responsabilités de la guerre que les impressions et remarques de Georges Louis. Quoi qu'il en soit, il est excellent qu'un ambassadeur français confirme des conclusions déjà acquises. Devant les preuves qui surgissent de toutes parts, devant les témoignages qui s'accumuleront, la claire notion de ce que fut la guerre, pourquoi elle fut préparée, déclenchée et faite, finira bien par s'imposer aux prolétariats.

*Europe* déclare : « Ce qui se murmurait tout bas dans les cercles avertis apparaît enfin au grand jour... » Soyons sûrs que dès la première heure, ces mêmes « cercles avertis » savaient ce qui arriverait.

Pour nous, en laissant les politiciens sanglants se débattre dans leurs mensonges, nous ne pouvons, comme *Europe*, croire à la « conscience européenne » que ces nouvelles révélations doivent soulever. Nous nous souviendrons avec reconnaissance que, dès le début, Lénine non seulement avait (malgré la trahison presque générale des socialistes et pacifistes de tous pays), discerné et dénoncé le caractère sordide et impérialiste de cette guerre et la responsabilité de tous les gouvernements capitalistes, mais



encore appelait le prolétariat à la guerre civile, à l'insurrection armée, contre la guerre capitaliste. Nous ne nions pas l'intérêt qu'il y a à démasquer, nommément, des politiciens directement responsables, mais cela n'en atténue d'aucune sorte la responsabilité « fondamentale » de la société capitaliste elle-même. *Europe* parle de conscience européenne, « d'intérêt que la cause nationale » elle-même peut avoir à faire le grand jour.

Il n'y a plus de conscience européenne et la cause est jugée : il y a un monde capitaliste qui, avec ses conservateurs, ses radicaux, ses socialistes, est responsable de la guerre, et les quelques « accusés » notoires que les révélations de Georges Louis nous livrent, ne doivent pas nous faire oublier toute l'organisation économique qui, logiquement, a pu aboutir à faire tuer quinze millions d'hommes.

Dans le même numéro d'*Europe*, j'avoue ne pas avoir beaucoup goûté le *Mussolini Spumante* de M. Pierre Hamp ; on s'étonne de voir l'auteur du *Lin* ramasser contre la Russie des sottises usées telles que « Lénine = Pierre le Grand » et « les Soviets continuant contre la Géorgie l'œuvre de la grande Catherine », tout cela à la louange de notre belle démocratie, pour qui M. Hamp trouve une étrange image : « La démocratie est en nous comme la dentition dans la bouche d'un adulte ». Hum ! Puisque nous sommes dans le mauvais goût, ajoutons que cette dentition nous paraît déjà passablement gâtée !

### Memento

*Le Crapouillot* (16 décembre). — Curieuse nouvelle d'Alexandre Arnoux.

*Le Progrès Civique* (20 décembre). — « J'accuse M. Taittinger » — assez comique. « N'intervenons pas au Maroc ». — Tiens ! tiens !

*Monde nouveau* (novembre-décembre). — Numéro bien rempli, dont « Pluralisme et Relativisme », par J.-H. Rosny aîné et un poème d'Alibert.

*Grande Revue* (novembre). — Article consacré à l'histoire de la Révolution russe et qui n'apporte aucune contribution nouvelle. — « Wagon plombé », de Lénine et Trotsky, naturellement.

*Ecrits « Pour et Contre »* (N° 8, A. Delpeuch, éd.). — Mise au point judicieuse en général, de ce qui survivra dans l'œuvre de Zola. Témoignages de plusieurs écrivains (P. Mille, Margueritte, Bainville, etc.).

*Inversions* (N° 2). — D'abord, rare nullité littéraire et intellectuelle. Pour le reste (esthétique-pédagogue), ne nous indignons pas ! Elles seraient trop contents !

Georges ALTMAN.

### Revue étrangère

*Le Forum*, de Berlin, paraît maintenant à dates irrégulières, Mais sa qualité n'a pas été atteinte. Wilhelm Herzog y fait tout le travail à peu près seul. Son plus récent numéro est, dans l'ensemble, singulièrement intéressant et pour nous significatif.

De très curieuses lettres de Lénine, les unes adressées à Alexandra Kollontaï et datées de mars 1917 (prise du pouvoir par Milioukov-Goutchkov-Kerensky), d'autres adressées aux comités bolcheviks dans les premiers jours d'octobre de la même année. Elles furent écrites en pleine fièvre, au cœur des journées révolutionnaires. Pourtant Lénine saisit l'essentiel, les desseins secrets, prévoit, juge avec une extraordinaire acuité et témoigne en historien.

Quelques articles politiques. Herzog conseille aux communistes allemands de voter *malgré tout*, malgré leur désaffection et leur mépris du parlementarisme. Il rappelle le mot de Lénine : « le suffrage universel indique dans quelle mesure chaque classe comprend les problèmes propres qu'elle doit résoudre ». Herzog pense que l'Allemagne reste un terrain pour la catastrophe prolétarienne : « ... A l'intérieur de la société, partout, la lutte. Des grèves et encore des grèves. Tout cela a-t-il un air de paix ? Dans la Colonie-Morgan jadis appelée Allemagne, les moyens d'existence nécessaires à un père de famille ayant deux enfants sont évalués officiellement à un minimum de 60 marks par semaine. Or, les travailleurs spécialistes reçoivent 25, 30, 40 marks au plus la semaine et un receveur de tram qui fait 12 et 14 heures de travail quotidien, 90 marks par mois. Des milliers d'ouvriers se promènent nus. Chaque jour, à Berlin, dix suicides... »

Remarquons, à propos de ces lignes, qu'en Allemagne la société présente actuellement des contradictions, des arêtes plus vives qu'en France. Elles accrochent à chaque pas l'étranger un peu averti, qui ne s'arrête pas aux premières impressions. On croit d'abord à une certaine uniformité. Le bourgeois allemand, l'homme du moins, témoigne souvent de l'indifférence pour le costume ; au théâtre, rares sont les robes et parures qui fixent l'œil et signifient leur prix. A Berlin même, assez peu de luxe extérieur. Mais sous cette pellicule, une très grande brutalité dans la recherche du plaisir. Après la guerre, une véritable folie du sexe (apparue en même temps dans la production littéraire) avec tous ses corollaires : masochisme et perversions variées. Notre ami George Grosz (avant tout dans son *Ecce Homo*) n'a fait que traduire en ses dessins avec une rare force de saïr, cette réelle démence, une des névroses qui suivirent partout la guerre. Elle commence à peine à s'atténuer.

Reste un déséquilibre prodigieux des situations et des fortunes. En consentant, en novembre 1923 à sanctionner avec le courage du désespoir l'égalité un billion de marks d'inflation = 1 Renten mark, la bourgeoisie allemande, celle qui n'avait pas su exporter ses capitaux, montrait à quels sacrifices

elle était disposée pour reprendre le « travail » sur des bases solides. Elle l'a repris. (Extraordinairement patiente et adaptée à la société capitaliste par sa structure mentale et son caractère, elle a voulu reprendre le travail et donner tous ses soins à la machine économique ; au demeurant se passe de convictions politiques. Le bon négociant, cosu autrefois, loue une partie de son appartement à des enrichis ou à des étrangers, voyage en troisième classe ; il n'a plus grand capital, mais travaille et gagne de précieux goldmarks. Ajoutons que l'inflation et d'une manière générale, l'ébranlement de cadres sociaux et des traditions l'ont habitué à une dépense facile.

Du côté des travailleurs, les salaires, on l'a vu, demeurent lamentablement bas. Dans certains centres prolétariens, comme la Silésie, la misère est inouïe. Un collaborateur du *Forum* revient d'un voyage en Silésie chez les tisserands de Langenbielau. Gerhart Hauptmann, il y a une trentaine d'années, dans son fameux drame *die Weber (les Tisserands)* avait brossé le dyptique : les tisserands et la famille Thimig, seigneurs du centre textile. L'action se plaçait en 1844.

En 1924, les Thimig sont encore seigneurs de Langenbielau. Ils font ériger au prix de 60.000 marks-or un monument à la mémoire de leurs ouvriers morts dans le Grand Massacre. Cependant, oserai-je dire, les vivants, à raison de neuf heures quotidiennes, reçoivent 15 marks la semaine ; très souvent, il n'y a du travail que pour une partie de la semaine et le salaire hebdomadaire tombe à une moyenne de 7 M. 50. Les femmes gagnent 5 et souvent pour la même raison, seulement 2 ou 3 marks. En échange l'intensité de leur travail a presque doublé : elles doivent servir de 10 à 12 fuseaux au lieu de 4. On se nourrit de chats et de chiens, à Langenbielau. On paie un chat 1 M. 80, la livre de chien 50 pfennigs. Encore ces bêtes manquent-elles : la boucherie n'ouvre qu'un jour la semaine. Les tisserands silésiens, certes, sont parmi les plus malheureux. Dans d'autres centres industriels et miniers la situation n'est guère meilleure, et les conditions hygiéniques sont souvent exécrables. A Berlin même, un jeune médecin me contait qu'il avait visité tout un immeuble sans trouver un linge de toilette.

Se peut-il que des années de misère et de piétinement après l'avortement de 1918-1919, dans une société démente où le déséquilibre était la loi, où le mimétisme social n'est pas moins à craindre qu'en France, se peut-il que ces années n'aient pas fatigué dans une certaine mesure la volonté du prolétariat allemand ? D'autre part, nous l'oublions trop, les partis d'ancien régime ont avec une sauvage méthode abattu depuis 1918 les meilleures têtes, les plus sûrs courages : abattus comme des chiens, enlevés en auto, tués au coin des rues, presque chez eux. Près de quatre cents assassinats politiques (7.000 révolutionnaires sont aujourd'hui dans les geôles allemandes), Liebknecht, Rosa Luxembourg, Kurt Eisner, Landauer, Leviné — tant d'autres — atrocement massacrés par d'énormes gaillards que leurs officiers avaient saoulés de haine et d'alcool. Les procès des assassins : d'indignes comédies où les

accusés furent acquittés ou renvoyés avec des peines insignifiantes. Ce sont les social-démocrates, tremblant devant la menace d'un bolchevisme allemand, qui ont appelé à la rescousse les bandes du fameux Erhardt, et l'ont lâché, comme le montre P.-B. Zwinger dans le *Forum*, sur le prolétariat allemand et ses guides.

L'article qu'Herzog consacre à la mémoire d'Anatole France ne devrait pas nous surprendre outre mesure. Dans la patrie même de France, des communistes se sont blousés. En Allemagne, l'insuffisante information explique que l'adhésion de France à III<sup>e</sup> Internationale ait pu être considérée comme l'acte décisif et définitif de sa vie politique. L'article du *Forum* porte en épigraphe un mot du *Vorwärts*, l'organe de la social-démocratie (Janvier 1921) : « A. France est passé au communisme : ces poètes sont d'étranges gens ». Si Herzog a lu, aujourd'hui, le pamphlet de *Clarté*, je m'assure qu'il aura modifié sensiblement son opinion quant à la valeur révolutionnaire des gestes de M. France. Mais quant à la valeur littéraire et représentative de l'œuvre de France, son admiration s'atténuera-t-elle ? J'ai peine à le croire. A. France est considéré en Allemagne comme le type du grand écrivain de chez nous et je ne parle pas du gros public bourgeois, mais de littérateurs qui, lorsqu'ils doivent juger les œuvres de leurs compatriotes, témoignent d'un goût sévère. Jean Bernier a parlé ici du « clair génie français, mesure, grâce » par où France a conquis tant de nos distingués compatriotes. Or, la littérature et, superficiellement la vie allemandes, sont le plus souvent dépourvues de ces exquis manières. Il est patent d'autre part que beaucoup d'Allemands, ayant un peu voyagé ou lu et enclins à cette défiance de soi qui explique en profondeur, selon les cas et leur orgueil et leur sanglante autocritique, nous envient ces délicieuses qualités. Ils se sont plu à retrouver dans l'œuvre de France l'image d'une manière de vivre et de penser et d'écrire pour laquelle ils se sentent une attirance touchante et souvent puérile : ils oublient que seul, sans la force, l'émotion vraie et ce feu qui a consumé Goethe, Holderlin et Nietzsche, le charme fouetté et sucré écœure vite. Ils ont la hantise de la pure ligne et de la retenue. Mais qu'un Stéfán George les leur présente, accompagnées d'autre chose qu'Anatole France connut peu, ils ne les discernent pas ; en tout cas, George, le grand poète, reste peu lu du public allemand. Divisés et parqués, les peuples, et dans ce terme nous comprenons les « élites », se connaissent trop superficiellement pour atteindre chacun à une juste appréciation, de leur propre caractère et de leurs propres forces.

G. FRIEDMAN.

En raison des jours fériés de fin d'année et de notre changement d'imprimerie, notre numéro du 1<sup>er</sup> Janvier a subi quelques jours de retard. Nous prions nos lecteurs de nous en excuser.

## LES ENCHAINEMENTS

## CE QUI FUT SERA

(Suite)

par Henri BARBUSSE

Le soir me cachait bien des choses lors que je suis arrivé au bord de la rivière. (1)  
Le rivage était strié de longs traits pâles placés régulièrement à côté l'un de l'autre. Je regarde mieux, ce sont des corps attachés deux à deux. La tête de l'un est bandée par un mouchoir à carreaux jaunes. Je le reconnais, je les reconnais : les prisonniers allemands. Ils sont tout aplatis et coulants — il y en a à perte de vue — et ils ont fait un ruisseau noir qui a afflué dans la rivière.

Au bout, quelque chose bouge. Une silhouette gesticulante me dit d'une voix éraillée :

— On m'a mis là pour les garder. Mais y a pas la peine.

L'ivrogne armé ajoute :

— C'est nous, la compagnie, qui les a zigouillés tous. Le capitaine en avait trop envie. Il nous a donné à boire du rhum à pleins quarts, puis il nous a dit : « Mes petits gars, voici : ils sont de trop, ces gens-là. » Mon vieux, ç'en a été un boulot ! C'est qu'on a dû les jeter par terre et se cramponner sur eux comme sur des femmes. Il en a fallu de l'amour !

Il ricanait et soufflait. On voyait goutter des larmes de chaque côté de son nez ardent.

Je baissai la tête, et je partis, ivre de son ivresse.

Un homme creusait une fosse. Il était couleur du soir comme elle, et à moitié plongé dedans.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Tu vois.

— Quoi ?

— Ben, c'est une fosse.

— Pour un mort ?

— Il n'est pas encore mort. On va le faire mourir au petit jour et l'apporter vite ici. Je n'ai que le temps. C'est un territorial. Pendant deux nuits, il était allé chercher dans la plaine un corps de copain. La troisième nuit, mis de faction, il n'a pas pu s'empêcher de s'endormir. Le colonel est passé, et, comme il fallait justement un exemple, il a signalé au général qui a dit : « Qu'on le fusille. » C'est un vieux de quarante-cinq ans qui a trois enfants. Pour sûr, il ne l'a pas fait exprès. Il s'est trompé, et puis, y a pas eu de mal. C'est un bon homme, je le sais : c'était mon ami, avant.

Il s'est tu, apeuré, comme s'il rôdait une espèce de contagion du châtement. Les soldats sont de pauvres héros qui sont trop pauvres pour fraterniser.

— Ce n'est pas possible...

L'homme répondit :



Dessin de Georg Grosz.

(1) Voir « Clarté », Nos 66, 67, 69. (Le livre paraîtra en librairie le 29 Janvier. — Ed. Flammarion.)

— C'est pour l'exemple, tu comprends. Ordre du général commandant le Corps d'Armée.

Comme une antienne de boîte à musique, une phrase chanta mécaniquement : « On a dû prendre des mesures énergiques. » Voilà ce que cela signifie, ces phrases légères dont l'abstraction pudique et le vague effacent ce qu'elles disent, et qui tournent la vérité terrible. Ah ! si on ne parlait pas toujours, toujours, pour mentir — et surtout, si on ne reculait jamais devant le sens des phrases qu'on entend !

J'annonce :

— C'est exceptionnel.

On cria, à côté de moi

— Exceptionnel ? tu me fais rire la figure !

Un homme qui était assis et qui écoutait — en repos, en pleine paix ! — avait jailli debout, en même temps que deux ombres pareilles à lui, symétriquement : l'une le doublait, l'autre le triplait.

A grands gestes, il grondait : « Malheur ! » Il ressemblait à un prophète de malheur entre ses deux acolytes, ce portefaix, avec la peau de bique qui lui bourrait la poitrine et le dos, tout gonflé de marmites, de bidons et de bosses de pain. Sa face était embroussaillée de poils, son nez crochu. Un de ses yeux était mort, couvert d'une taie et entouré d'une peau cicatrisée pareille à du papier de soie. Il portait sans cesse la main à cet œil, lui donnait des coups de poing, le frottait et le roulait avec sa manche ou avec le bout de son doigt.

— Y en a comme ça, des choses exceptionnelles qui ont recommencé plusieurs fois par jour pendant des années.

— Oui, dit son camarade, qu'un rhume tenait par le haut : une vague pluie humectait sa figure assombrie de rougeurs ; il avait le nez gorgé, la voix de bois.

L'homme de corvée cita des exemples, plusieurs en même temps, mêlés, redressant pesamment son multiple faix de mangeaille dans de la ferraille. Il montra la fosse avec son bâton de marcheur et l'agrandit à l'infini.

— Y a eu celui-ci, puis celui-là.

« Et Tonnelier, mon ami, qui était beau comme j'étais, moi, du temps où je me ressemblais, sais-tu ce qu'ils en ont fait avec douze balles. Et un nommé Alfred dont je ne me rappelle plus du nom. Et Angelino ? Il n'avait jamais eu de chance. Rien ne lui avait réussi depuis qu'il était né. Pourtant, quand il est allé en permission, je ne sais pas comment, comme dans les contes de fées, une jolie fille lui a fait de l'œil. Et lui, qui avait toujours été malheureux, était si heureux que quand il est revenu, il chantait tout le temps. Le soir même, il était de patrouille, et il ne pouvait s'empêcher de chanter, et dans la plaine, l'adjudant a eu peur de ce ronronneur, et l'a fait taire avec un couteau de tranchée, comme un cochon. Et Blanquat, qui avait seulement dit en voyant le haut d'une corvée couler dans la tranchée : « Voilà les Boches ! » je l'ai vu, moi, par terre, ignoble, écrasé par la volée de balles comme par un train — pour l'exemple. Au milieu de tout l'régiment, avec l'aumônier, au premier rang, qui dit amen, et les baïonnettes comme des cierges. Ordre du colonel (qui s'appelait... Comment qu'il s'appelait... J'ai oublié son nom, tiens) et du conseil de guerre du régiment.

— Il n'y a pas de conseil de guerre du régiment.

— Quoi tu dis ? Possible. C'était pas du régiment, alors. Je ne sais pas les écritures qu'on met. Ce que je sais, c'est que voilà un homme qu'on a eu, c'est que Bellamy, la nuit qui a été avant ce jour, est venu me trouver : il était du peloton. Il m'a demandé : « Est-ce que je lui tirerai-je ? Si je lui tire, ce sera fini plus vite pour lui. Mais si je ne tire pas, eh bien, je lui aurai pas tiré ! » On a réfléchi. Je lui ai dit : « Bien sûr, faut que tu lui tires. » On a pleuré tous les deux, on a remué la tête : « Ah, si on en revient, hein ! » Il a crié : « T'en fais pas. On en reviendra pas, mon pauvre vieux. » De dire ça, ça le consolait. Mais ce n'est que plusieurs mois après qu'il a eu sa balle — une balle qui n'était peut-être pas plus méchante que les siennes.

« La chambre où on leur pose les questions. J'ai vu ça par une trappe de porte une fois, en passant. Ils se démènent autour de lui. Tous qui l'empoignent et un qui écrit, et un vieux qui fait le gentil : « Dis que tu as excité contre les chefs. Dis à qui tu as parlé. Dis-le, tu sauveras ta peau, on te fera grâce. » (C'est pas vrai ce qu'on dit là, entre les quatre murs de la cuisine du Conseil de Guerre ; celui-là, il sera jeté, lui aussi, sur la terre d'un champ un de ces matins, comme une boîte d'ordures.) Ah, quand je pense à ça — attention, y a un trou, ne t'casse pas le porte-pipe — je sens là, tout du long, mon manger qui prend l'ascenseur.

« Sais-tu ce que c'est, toi, que décimer un régiment ? On fait ranger les compagnies par ordre de taille, longuement, pour qu'il n'y ait pas d'injustice. Puis, les officiers comptent : un, deux, jusqu'au numéro 10 qu'on fait sortir. On conduit les numéros 10, un à un, pas ensemble — quelque part — et on les tue. Alors, maintenant, vois-tu, laisse-les, les pommadins, les journalistes et les députés, faire le droit et la justice — et la république — avec leurs gueules !

« ... Michael ! Je ne dis plus que c'est du caprice et de l'amusement. Celui-là a été fusillé pour quelque chose. Mais ce quelque chose, c'était qu'il ne voulait pas tuer. Les hommes du peloton, ce jour-là, ils ont fusillé leur cœur, leur tête. Seul contre tous, à dire : « L'homme, c'est l'homme, tout va changer », ça ne sert à rien : Rien à faire, rien, rien. »

Le doigt du ravitailleur pointa sur quelque chose dans le vide.

— Ah ! Y en a un qui est rapporteur au Conseil de Guerre du Corps d'Armée. C'ui-là — comment





Je cherchais tumultueusement des reproches à leur faire, à tous ceux qui sont ici. Quels reproches? Ils n'en méritent pas.

Ils ont raison, les agents d'exécution qu'ils sont, du haut en bas de l'échelle, ils ont raison d'avantager de toutes manières les gradés qui organisent, encadrent et animent le troupeau de guerre. Ils ont raison d'entretenir le soldat d'illusions, d'éliminer secrètement l'indiscipline et l'esprit d'examen, de cacher aux sacrifiés la précision des sacrifices, de considérer les soldats comme des soldats de plomb, ou même comme des pions, ou même comme des points géométriques, de négliger la réalité ou de mentir — d'exercer leur métier militaire dans toute son ampleur — toute sa brutalité et toute sa perfidie.

Le général a été mis ici pour réussir une attaque qui coûte un milliard et il a réussi. Ils ont raison, de ne plus savoir ce qu'ils disent, de ne plus savoir ce qu'ils font, puisqu'ils obéissent, et que tout obéit.

Un homme est venu, que quelques-uns ont nommé et dont on parle : M. Clément Massard. Le général est allé au-devant de lui et l'a accueilli avec un empressement et même une déférence qui n'ont échappé à personne.

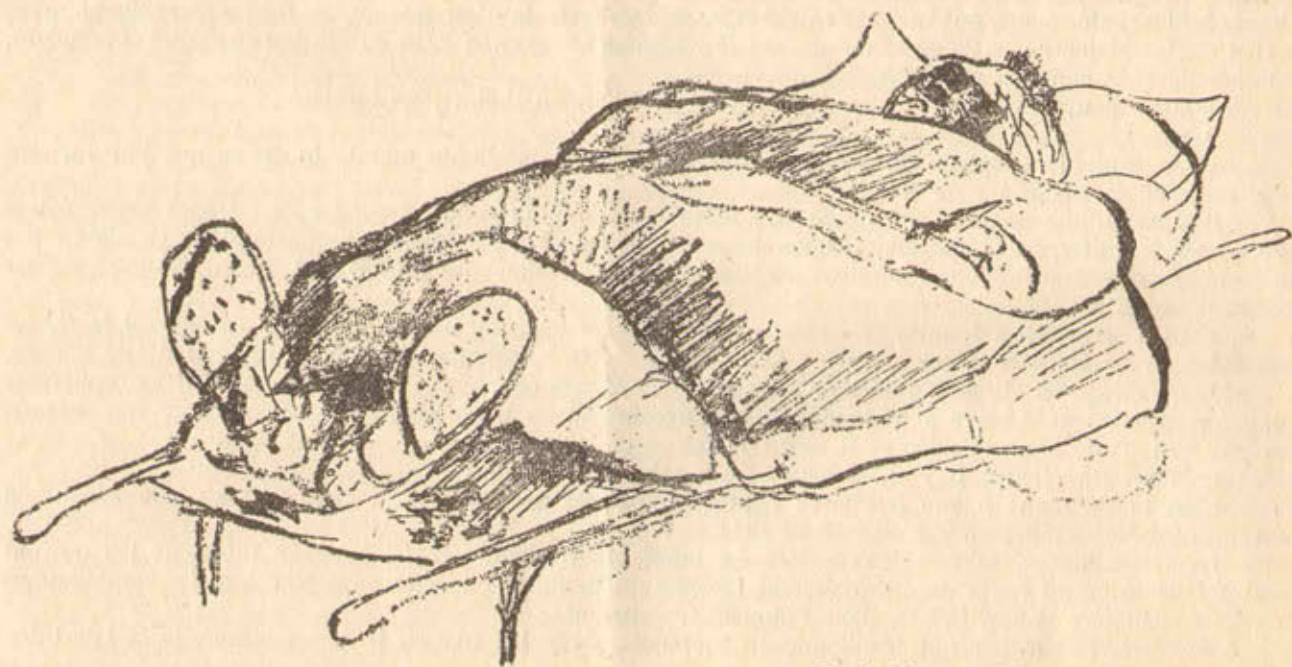
On lui a montré le communiqué. Il a fait ajouter dans une phrase le mot « patriotique ». Il a visité en auto quelques tronçons de route. Il a été voir les morts, piloté par le général qui s'est excusé de la mauvaise odeur : « Que voulez-vous, ce n'est pas de leur faute à ces pauvres gens ! » Il manifeste une prétention qui déplaît aux jeunes officiers et les fait sourire, car il est, d'autre part, ridicule, avec son extinction de voix, sa face à la peau glabre bondée de globules blancs et les deux cercles d'or qui lui plantent des dents dans la bouche. Il semble en vérité, dit-on, qu'il est dans son domaine. On croirait qu'il vient contempler son œuvre !

Il parle peu. Il a dit cependant avec sa voix râpée par la laryngite chronique : « Guerre du Droit, Patrie, Démocratie » et : « Le bonheur des uns est fait du malheur des autres ». Il s'est attendri aussi à voir un soldat lamper de l'alcool dans son quart : « Bois, mon ami, bois un peu d'illusion ! » lui a-t-il dit affectueusement.

Savent-ils à qui ils ont affaire? Les plus expérimentés, les mieux initiés, peuvent s'en douter, situer l'homme à l'immense fortune mondiale, celui qui a réussi par-dessus les autres, qui marche sur toutes les têtes, qui domine le reste, même les gloires militaires, pour qui un commandant de corps d'armée ou un ministre de la guerre est un petit fonctionnaire qu'on place, et qui est, dans le cadre fantastique de la civilisation, en personne, Attila.

Par-dessus tous, il a raison, l'être qui a forcé les autres à voir sur lui un reflet divin et à lui obéir pour des raisons purement magiques ; lui qui a domestiqué la nature, les animaux et les hommes, et toute l'industrie arithmétique, déesse des abattoirs, et la science, et la religion, et la morale, et généralisé, au milieu des louanges, l'assassinat, qui, alors que chaque homme de la foule porte tout son avoir avec lui et n'a qu'une mort au bout de lui — dépense des millions d'hommes et vit des millions de morts. Il a raison, puisqu'on lui obéit, que, dans les taudis, les cabanes et les chaires, tous les automates répètent : « Il n'y a plus d'esclaves, plus de tyrans. » Il n'y aurait, pour avoir plus raison que lui, que les hommes qui se lèveraient un jour ensemble dans un grand réveil de sagesse et de pitié et lui casseraient la tête.

(Fin).



Dessin de Dunoyer de Segonzac (Ed. la Banderole).

## LES SPORTS

En inaugurant aujourd'hui cette rubrique des sports, nous n'entendons pas plus céder à l'actualité que tirer quelque profit d'un engouement momentané de gens qui découvrent avec le sport l'El Dorado de la littérature. Nous sommes ici quelques-uns qui avons connu le sport, qui l'avons pratiqué en ses temps héroïques d'avant-guerre, quand méprisé encore par la bourgeoisie — qui ne voyait en lui qu'un divertissement quelque peu peuple — il pouvait encore prétendre, en tout désintéressement, à satisfaire les appétits de santé d'une jeunesse cherchant instinctivement une issue vers une vie qui eut pour le corps et pour l'âme quelque prix.

Mais le sport a évolué. Sa pureté n'a eu qu'un temps. Un éclair. Le sport après l'art est devenu une source de profits, une marchandise — comme une autre — dont on trafique. Le sport s'est capitalisé.

Déjà, pour certains sports comme le cyclisme et la boxe, la commercialisation marchait bon train. Pour attirer le plus possible de public dans les vélodromes et autour des rings et faire le maximum de recettes, les organisateurs racolaient les vedettes dont le public raffole, professionnels payés pour pédaler ou pour boxer au plus grand profit de la firme et des organisations capitalistes de l'épreuve ou du combat.

Mais il restait encore aux purs, les sports athlétiques, ceux dont les prouesses restaient obscures, inconnus du grand public et, par cela même, désintéressés. Aujourd'hui, les sports athlétiques eux-mêmes se sont professionnalisés. Ils sont devenus, tout comme le cyclisme ou la boxe, fort courus. Le rugby et l'assoc. font spectacles.

Au lieu des dures rencontres entre équipes de copains sur les stades perdus de la lointaine banlieue et que hantent, les plus grands jours, quelques milliers de fidèles, on a organisé de vastes spectacles à grand battage pour lesquels les organisateurs engagent des capitaux importants. La recette est devenue rapidement le seul but du sport.

Il était donc fatal que les athlètes et les joueurs demandent à leur tour une part des bénéfices. De ce jour, l'amateurisme avait vécu.

On peut encore inscrire en tête des règlements internationaux de l'amateurisme :

« Un amateur ne pratique le sport que pour le sport et l'amour du sport. Quelconque concourt dans un sport quelconque pour de l'argent ou tout autre avantage n'est pas un amateur. »

On ne fait pas revivre par des mots une chose morte. Aujourd'hui, notre diagnostic est net : le sport est foutu parce qu'il devient de plus en plus pour ceux qui le pratiquent, *Un Métier*.

Nous suivrons dans cette rubrique le processus de décomposition du sport.

Car le problème du sport et de l'argent, du sport et du spectacle nous sommes des milliers à nous le poser en France.

De mille façons, les sportifs sincères le posent, eux aussi, sans se douter qu'ils s'affirment ainsi des révolutionnaires.

Quand les milliers de jeunes hommes qui font du sport en « purs », ou « pour eux », comprendront que

nette réglementation ne saurait faire échec aux nécessités économiques qui régissent la société dont ils font partie, ou bien ils se détourneront du sport qui se réfugiera alors dans des organisations prolétaires puissantes, ou bien ils viendront à ceux qui veulent supprimer l'exploitation de l'homme par l'homme en brisant le joug de l'argent.



SPORT ET GALETTE. — Un beau scandale vient d'éclater à la fédération de Football Association, avec l'affaire Jooris. M. Jooris, une des personnalités les plus marquantes des milieux de football, et dirigeant d'un grand club Lillois, vient de se voir contraindre d'abandonner ses fonctions officielles. Quatre joueurs réputés ont été suspendus par la même occasion. Au cours de l'enquête conduite par les délégués de la F. F. A., il a été prouvé que M. Jooris payait la plupart des équipiers de son club — de purs amateurs, bien entendu. M. Jooris pourtant n'a rien fait d'autre que ce que font directement ou indirectement tous les grands clubs d'assoc. Mais M. Jooris a eu le tort de se faire pincer. D'ailleurs on s'achemine sûrement vers un professionnalisme déclaré du football et cela sera préférable à tout prendre à l'état d'hypocrisie actuel de l'amateurisme. Mais que devient la morale sportive là-dedans ? La morale ? Mais qu'est-ce que ça a de commun avec la galette...

SPORT ET SPECTACLE. — Au match France-Irlande (250.000 francs de recettes), 20.000 spectateurs en proie au chauvinisme le plus répugnant et ignorant la plupart, tout des règles du rugby, couvrirent l'arbitre d'insultes pendant toute la partie parce qu'il ne tolérait de la part des joueurs français aucun carottage. Le public qui se fichait pas mal des règles du jeu mais qui était venu pour voir des français battre des anglais, manifesta de la plus répugnante façon sa méconnaissance la plus élémentaire du sport : l'arbitre ne dut de s'en tirer sain et sauf qu'aux solides barrières qui entourent le *ground* de Colombes et aux policiers qui montèrent la garde autour du vestiaire.

SPORT ET ARISTOCRATIE. — Les agents de la Northern Union font des efforts forcés pour racoler quelques-uns des fameux All Blacks néo-zélandais, qui surelassent depuis leur arrivée les meilleures équipes britanniques de rugby.

Déjà, après le match de Bedford, ces agents offrirent une prime de 1.500 livres à George Népia, sans préjudice des appointements fastueux qu'il devait recevoir par la suite. Népia refusa. Plusieurs de ses camarades, pressentis comme lui, eurent la même attitude.

Les All Blacks ont voué une haine résolue au professionnalisme, — le pire ennemi du sport, disent-ils avec juste raison.

Remarquez que les équipiers zélandais sont tous de riches amateurs, étudiants, voyageant à leurs frais, et parce que privilégiés, pouvant encore se payer le luxe d'être des amateurs.

Mais n'est-ce pas là une autre forme de déchéance du sport de n'être plus que l'apanage d'une aristocratie bourgeoise ?

L. ROBERT.





et me voilà soudain devant le tombeau cherché. C'est bien le N° 24.748.

C'est une tombe, entourée de pierres et assez négligée comme tant d'autres ; un gazon jaunâtre le recouvre ; une couronne en bronze en est le seul ornement.

Je déchiffre l'inscription de la pierre tombale :

*Jenny von Westphalen  
the beloved wife of  
Karl Marx  
born 12. February 1814  
died 2. December 1881,  
and KARL MARX  
born Mays, 1818, died March 14, 1883  
and Harry Longuet  
their grandson  
born July 4, 1878, died March 20, 1883  
and Helena Demuth  
born January 1, 1823, died November 4, 1890.*

Hélène Demuth, servante fidèle, repose dans le même tombeau que Marx et les siens.

Sur la couronne de bronze, je découvre la dédicace suivante : « Peoples of the Union of the Soviet Republics. » Plus bas, la faucille et le marteau.

Un visiteur, un salaud de visiteur, a osé y cracher son mégot à moitié consommé.

C'est tout !!

..

Jean Longuet, petit-fils de Karl Marx, membre de la 2<sup>e</sup> Internationale a répondu par un refus formel, au nom de la famille, à la demande formulée par le Gouvernement russe ; donc, Karl Marx, le grand-père du camarade Longuet ne sera pas inhumé au pied du mur du Kremlin, à côté de Lénine, de Sverdlov, de Vorovsky, de Reed et des autres combattants pour la libération du Proletariat ; c'est vrai, tous ces hommes-là n'étaient que des marxistes, rien que des marxistes qui n'ont donné que leur vie pour le marxisme. Longuet dans sa réponse à Moscou dit : « que ce serait infâme de séparer le corps du mari de celui de sa femme et qu'un tel acte équivaudrait à une violation de sépulture. » Ah, quel langage fleuri ! mais, par contre, pas une seule fleur sur la tombe du grand-père ! Comme je reconnais bien ce pathos tel qu'une famille bourgeoise prodigue à un mort, cependant qu'elle laisse en même temps s'effondrer sa tombe sans le moindre signe de piété, de reconnaissance et d'amour.

Camarade Longuet, j'aimerais vous montrer le chemin qui conduit vers cette tombe ; vers cette tombe qui serait un lieu de pèlerinage du prolétariat du monde entier si vous ne lui refusiez pas sa place au mur du Kremlin.

Vous n'avez qu'à prendre le métro jusqu'à la station Highgate, suivre la rue jusqu'à l'hôpital et prendre la seconde porte à gauche : c'est celle du cimetière. Le monsieur, habillé à la mode des personnages de Dickens, à qui la garde de cette porte est confiée, vous indiquera alors le chemin ; il vous fera même un petit croquis si cela vous est nécessaire. Mais ne prenez pas le chemin à droite qui monte vers la colline, vous risqueriez de vous égarer ; non, prenez le chemin de traverse qui vous conduira à la pierre tombale de « Scrimgeor ». Et alors, non loin de la tombe fleurie aux œillets rouges de Jemina et Edwin Purchase, non loin de là, vous verrez une pauvre tombe délaissée, sans ornements, c'est dans cette pauvre tombe là, Camarade Longuet, que repose votre grand-père, Karl Marx.

Si vous voulez que « Clarté » vive  
et se développe  
Adhérez au groupe des Amis de « Clarté »

### LES AMIS DE « CLARTÉ »

Nous avons reçu depuis le début du mois dernier une nombreuse correspondance de nos lecteurs relative au groupe des amis de Clarté. De toutes parts nous parviennent les encouragements les plus précieux, l'aide la plus sincère. Avec un tel public il est impossible à Clarté de ne pas faire tout pour améliorer constamment notre revue. Voici prises au hasard quelques lettres de nos abonnés.

Je tiens à figurer des tous premiers sur votre future liste des « Amis de Clarté ». Prenez note de mon inscription avec cotisation annuelle de 100 francs. Mes raisons ne peuvent être que celles de ceux qui seront les amis :

1° Il faut à tout prix que « Clarté » continue à vivre. Rien à cette heure ne saurait la remplacer.

2° On a grand plaisir à recevoir le copieux numéro mensuel, mais combien on serait plus joyeux de ce plaisir bi-mensuel.

3° Clarté mensuel c'est du moins, je le crains, l'arrêt du recrutement des lecteurs et abonnés. Clarté bi-mensuel gagnera du développement. Clarté hebdomadaire à 1 fr. 50 et même 1 franc finirait par atteindre le gros public des sympathisants.

4° Il faut donc qu'un noyau décidé assure en permanence ses possibilités de développement et de diffusion.

S. MOLINIER.

J'adhère au projet de groupe des « Amis de Clarté » tel que vous l'avez exposé dans votre dernier numéro. Quoique pour un budget de travailleur, une cotisation annuelle de 100 francs soit déjà lourde ; d'autant plus qu'il y a d'autres organisations auxquelles il faut également verser. Mais Clarté vaut la peine que l'on fasse pour elle ce petit sacrifice. Il ne faut absolument pas que notre revue disparaisse... Je ne sais quels sont les autres camarades lecteurs de Clarté et je suis certain que beaucoup sont comme moi des primaires à qui Clarté rend de très grands services dans leurs tâches journalières.

CHALON SADI.

Il ne faut absolument pas que la bourgeoisie puisse se réjouir de la disparition du seul organe de culture révolutionnaire actuelle. Tous les lecteurs de Clarté feront donc l'impossible pour que leur revue continue à paraître et la solution que vous envisagez pour tirer Clarté d'embarras me paraît excellente. Inscrivez-moi donc dès aujourd'hui au nombre des « Amis de Clarté ».

LOUVEZ.

Faites partie du groupe des Amis de « Clarté »  
pour permettre à « Clarté »  
d'avoir une existence régulière.

**A nos Lecteurs :** Sur votre demande, « CLARTÉ » sélectionne maintenant sa publicité ; en vous y intéressant, aidez-nous à élargir notre clientèle d'annonceurs.

**A nos Annonceurs :** La Publicité que vous faites dans « CLARTÉ » se recommande d'elle-même à notre public ; sa présentation est parfaite, son rapport certain.

# ATELIER d'ARTISTES

## A LOUER POUR AVRIL

### Quartier Montparnasse

SALLES DE BAINS, CHAUFFAGE CENTRAL  
ASCENSEUR

Avec Bail de 7.000 à 8.500 Francs

S'adresser à M<sup>r</sup> BACLARD

4, Rue d'Orléans, PARIS (14<sup>e</sup>)

Les LUNDI et MARDI, de 2 à 4 heures



## CABINET DE LECTURE ÉTRANGER



Location de livres russes, allemands,  
espagnols, polonais, suédois, etc...

Salle de lecture de revues françaises  
et étrangères, le soir 2 fois par semaine

## Librairie Générale

3, rue du Cherche-Midi

3<sup>me</sup> ÉTAGE

EXPOSITION PERMANENTE  
d'œuvres gravées et peintes de

BRAQUE, CHAGALL, GROMAIRE, PASCIN,  
LURÇAT, PRAX, MARCOUSSIS, PICASSO,  
SEGONZAC, etc...

Par le Texte  
et par l'Image

## La Russie Nouvelle

Attrayante Revue Illustrée  
Vous renseignera exactement  
Sur la Russie des Soviets

En vente dans tous les kiosques, le n° 0.75

### ABONNEMENTS

3 Mois . . . . . 2.25 | 1 An . . . . . 9. »  
6 Mois . . . . . 4.50 | Collection 1924.. 5.75

Chèque postal: 77-83. Paris, 2, Rue de Mazagan

LE LIVRE DU MOIS DE CLARTÉ

# ONCLE ANGHEL

est le deuxième volume des  
*RÉCITS D'ADRIEN ZOGRAFFI*

contés par

## PANAÏT ISTRATI

commencés par

## KYRA, KYRALINA

et édités par

F. RIEDER & C<sup>ie</sup>, 7, PLACE SAINT-SULPICE — PARIS-VI<sup>e</sup> — R. C. Seine 22.032

Chaque volume: 6.75

Chaque volume: 6.75

## LIBRAIRIE DES SCIENCES POLITIQUES ET SOCIALES MARCEL RIVIÈRE

31, RUE JACOB ET 1, RUE SAINT-BENOIT - PARIS (6<sup>e</sup>)

VIENT DE PARAÎTRE :

Georges SOREL

## La RUINE du MONDE ANTIQUE CONCEPTION MATÉRIALISTE DE L'HISTOIRE

Deuxième édition augmentée avec avant-propos par Edouard BERTH

Un Vol. in-16 de 344 pages . . . . . 9 francs

### OUVRAGES DE GEORGES SOREL :

Réflexions sur la violence (5 <sup>e</sup> édition) . . . . .	8 fr.	Matériaux d'une théorie du prolétariat (2 <sup>e</sup> édition) . . . . .	9 fr.
Les illusions du progrès (4 <sup>e</sup> édition) . . . . .	9 fr.	De l'utilité du Pragmatisme . . . . .	12 fr.
Introduction à l'économie moderne (2 <sup>e</sup> édition) . . . . .	9 fr.	La décomposition du marxisme (3 <sup>e</sup> édition) . . . . .	1.50
		La révolution dreyfusienne (2 <sup>e</sup> édition) . . . . .	1.50

Vient de paraître

N° 12

COLLECTION DE LA REVUE EUROPÉENNE

# A QUATRE VOIX

par

## RABINDRANATH TAGORE

Traduction de MADELEINE ROLLAND  
précédée d'une étude sur l'auteur par ROMAIN ROLLAND

*Un roman d'amour  
du plus grand poète de l'Inde*

Un volume in-12, tiré sur beau papier, orné d'un portrait de l'auteur. . . . . 10 fr.

AUX ÉDITIONS DU SAGITTAIRE  
Simon Kra, Éditeur, 6, Rue Blanche, PARIS

## Un Noël au Soudan

RÉCIT INÉDIT

par le  
Maréchal GALLIÉNI

Noël lointain. Aventure, bonne humeur, mélancolie. Magnifique leçon d'héroïsme somptueusement illustrée par Mary MORIN, dont le talent retient, pour nos enfants, les perspectives des latitudes exubérantes.

Un vol. colorié à la main par Mary MORIN . . . . . 7 fr.

### LE PRIX

FÉMINA-VIE HEUREUSE

vient d'être attribué à

CHARLES DERENNES

dont nous avons la bonne fortune de publier

## BELLUROT

étrange et complexe roman, à juste titre dédié au célèbre Professeur viennois SIGMUND FREUD. Etude téméraire et réticente à la fois de l'instinct sexuel dans la première enfance.

Un vol. illustré par CHÉRIANE. . . . . 6 fr.

Edition originale sur Alfa Francia. . . . . 10 fr.

AUX ÉDITEURS ASSOCIÉS  
LES ÉDITIONS DU MONDE MODERNE

42, BOULEVARD RASPAIL, 42

PARIS (7<sup>e</sup>)

## Ne fais pas... Mais fais

MORALITÉS EN ACTION  
d'Andrée SIKORSKA

Enseignement rendu attrayant de la classique civilité puérile et honnête.

Un album in-4<sup>o</sup> colorié à la main. . . . . 8 fr.

## SUR PATTES

CONTES SUR LES PETITS DES BÊTES

par

Jacques DES GACHONS

Un magnifique volume in-16 Jésus, dessins en noir et couleurs.

Couverture illustrée . . . . . 10 fr.

PELADAN

Les

## Dévotes vaincues

Roman posthume inédit (faisant suite aux célèbres DÉVOTES D'AVIGNON).

« Ah ! que je donne pour ces pages brûlantes toutes les eaux tièdes dont ma table est submergée ! »

Lucien DESCAVES,  
de l'Académie Goncourt.

Un volume . . . . . 7 fr. 50



J. GAUMENT

Jean Gaument et Camille Cé

## LARGUE L'AMARRE

Roman

Un fort volume . . . . . 7.50

Des mêmes auteurs

## LA GRAND'ROUTE DES HOMMES

Roman

Un fort Volume . . . . . 7.50



C. Cé

VIENT DE PARAÎTRE :

— Firmin Gémier —

## LE THÉÂTRE

Entretiens recueillis par P. GSELL

Un fort volume illustré hors-texte et dans le texte . . . . . 15 fr.

## "TRAVAIL"

Société Fondée en 1904



Camarades lecteurs pour qui le vêtement élégant est nécessaire, faites-vous habiller sur mesure à la Société Coopérative des Ouvriers Tailleurs

### "TRAVAIL"

23, Rue Vivienne,  
Paris (2<sup>e</sup>)

TÉL. : CENTRAL 02-85

24, Av. du Maine,  
Paris (15<sup>e</sup>)

TÉL. : FLEURUS 21-13

Magasins ouverts  
de 8 h. 30 à 18 h.  
excepté le dimanche

## VOUS TOUS

qui cherchez parmi tous les aspirateurs électriques de poussière

L'APPAREIL FRANÇAIS  
LE PLUS ÉCONOMIQUE,  
LE PLUS PUISSANT,  
LE PLUS ROBUSTE

qui soit

ABSOLUMENT  
GARANTI

en un mot

LE MEILLEUR

adressez-vous à la

Société des APPAREILS ÉLECTRIQUES

## VEGA

Démonstration gratuite à domicile et envoi d'une intéressante documentation sur simple demande.

Usines et Services Commerciaux Généraux :

14, Rue de l'Alma, LYON

Succursales :

PARIS, 30, Rue Saint-Lazare (Téléphone : Trudaine 35-18).  
LYON, 14 bis, Rue Victor-Hugo (Lyon-Industriel).  
BORDEAUX, 27, Cours du Maréchal-Foch.  
MARSEILLE, 6, Boulevard Longchamp.  
LILLE, 50, Rue Jacquemart-Gisèle.

# LE MIRACLE DES LOUPS

d'Henry DUPUY-MAZUEL  
réalisé par Raymond BERNARD

Le plus grand succès connu  
en cinématographie  
passé à la

## SALLE MARIVAUX

avec la partition d'Henri RABAUD

Trois séances  
par jour

Matinée : 2 h., 4 h. 45  
Soirée : 8 h. 45